

PHENIX

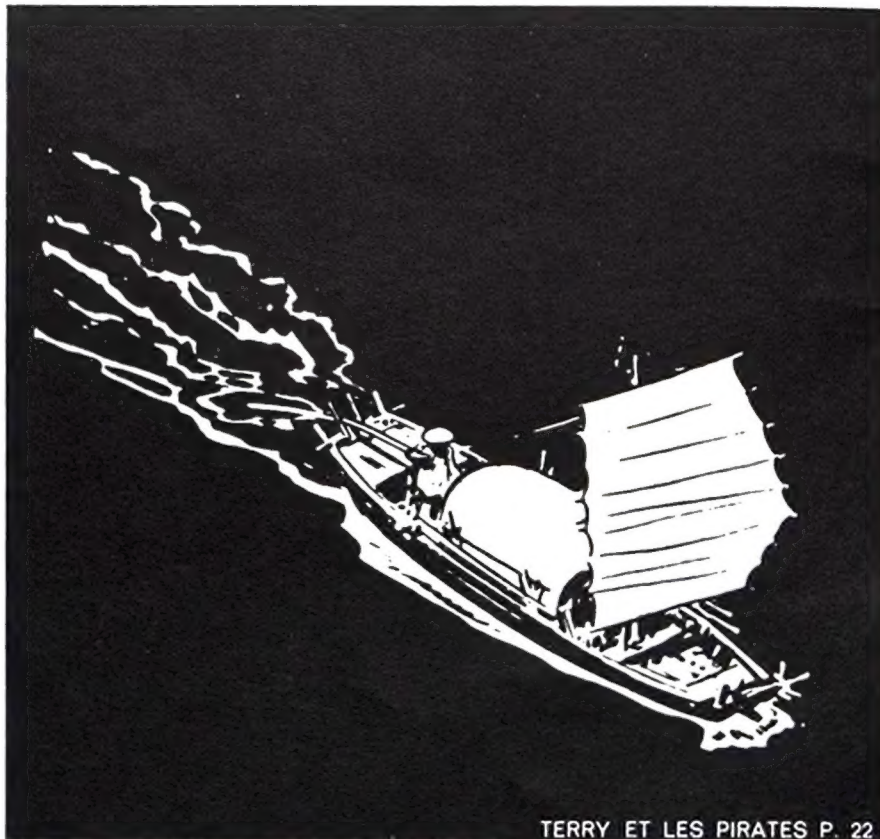
BANDES DESSINÉES / SCIENCE-FICTION / ESPIONNAGE

TRIMESTRIEL / OCTOBRE 1966 / N°1 / F. 4.50





LITTLE NEMO P. 15



TERRY ET LES PIRATES P. 22

sommaire

70 années de bandes dessinées, par Maurice Horn : p. 2
 Alain Saint-Ogan ou la science-fiction inconnue,
 par Edouard François : p. 9
 Truand à la manqué, nouvelle de M. Horn et C. Moliterni : p. 11
 Saturne, par C. Le Gallo : p. 14
 Little Nemo au Metropolitan Museum : p. 15
 Connaissez-vous Scarlett Dream ? p. 18
 Mister Ball, nouvelle de John White : p. 19
 Terry et les pirates, par C. Moliterni : p. 22
 Steve Canyon, par Proto Destefanis : p. 27
 Comment j'ai créé Steve Canyon, par Milton Caniff
 (traduction A. Ramos) : p. 29
 Male Call, par Pierre Couperie (traduction Ed. François) : p. 30
 Couverture : Bringing up Father. George Mac Manus
 (KFS-Opera Mundi)

Fondateur: Claude Moliterni
 Administration - Publicité:
 S.R.P., 9, r. des Filles-du-Calvaire,
 Paris-3^e.

Imprimé par la S.E.R.G.,
 7, rue des Filles-du-Calvaire,
 Paris-3^e

*Nous remercions le King Features
 Syndicate - New York et l'agence
 Opera Mundi Paris pour la repro-
 duction de leurs documents. Mr.
 Milton Caniff pour l'autorisation de
 publier des extraits de Steve Canyon
 et de Male Call ainsi que le Chicago
 Tribune. N.Y. News Syndicate.
 Nous remercions vivement Mr.
 Milton Caniff pour l'aimable contri-
 bution qu'il a apportée à la rédac-
 tion de ce numéro et plus particu-
 lièrement pour l'expresse autorisa-
 tion de reproduire les bandes
 dessinées dont il détient les droits.
 Reproduction des textes, photos et
 illustrations, même partielle, stricte-
 ment interdite.*

Dépôt légal 4^e trimestre 1966

PRIX DU NUMERO: 4,50 F

Rédacteur en chef:
 Claude Moliterni

Rédaction:
 Pierre Couperie
 Proto Destefanis
 Edouard François

Présentation graphique:
 Claude Le Gallo

Service technique
 et photographique:
 Serge Sineux
 Serge Voisembert

Correspondants:
 Maurice Horn - U.S.A.
 Arturo Ramos - Espagne
 L. Mosso - Italie

Il y a un an, nous avons voulu révéler au grand public, par une exposition rétrospective, l'intérêt de la bande dessinée. Le succès de cette exposition ("Dix millions d'images") nous incitant à poursuivre nos efforts, nous en consacrons bientôt après une autre au dessinateur Burne Hogarth. Elle connut un succès encore plus vif.

On a vu depuis apparaître un nombre incroyable d'élucubrations qui, au lieu de servir la bande dessinée, comme elles semblaient le vouloir, ne pouvaient que la rendre ridicule. Au mépris des droits du public, ces délires étaient accompagnés de toute une fumée "d'informations" erronées et de confusions absurdes, sous la plume d'auteurs avides de traiter un sujet à la mode et croyant tout en connaître pour l'avoir fréquenté quelques heures.

Aussi, il nous a semblé qu'une revue d'information objective constituait le complément nécessaire de notre action. Les enquêtes que nous avons menées, confirmées par les nombreux contacts que nos manifestations nous ont permis d'avoir, nous ont fait constater, dans les différents publics, l'existence d'un complexe de goûts groupant la science-fiction, la bande dessinée, le cinéma, les romans d'espionnage et d'aventures, le tout accompagné d'une certaine insatisfaction envers leurs tendances actuelles.

Afin de satisfaire ces goûts, nous avons créé Phénix, revue qui les combinera, offrant sur ces divers sujets une information exacte accompagnée de bandes dessinées anciennes et modernes, françaises et étrangères, ainsi que de nouvelles par des auteurs tels que Leigh Brackett, Isaac Asimov, Lovecraft, Edmond Hamilton, Catherine Moore, Clark Ashton Smith, etc...



70 années de bandes dessinées

Yellow Kid. Outcault KFS-Opera Mundi

Le dimanche 12 décembre 1897, le *New York American* offrait à ses lecteurs en page huit de son supplément illustré — « une splendeur polychrome auprès de laquelle l'arc-en-ciel ressemble à un tuyau de plomb », selon les termes d'un imaginaire publiciste — une attraction inédite : *the Katzenjammer Kids*, une série en images due à la plume d'un jeune dessinateur inconnu, Rudolph Dirks, et narrant les tours pendables de deux garnements nommés Hans et Fritz. En partie inspirée de *Max und Moritz*, œuvre de l'illustrateur allemand Wilhelm Busch, *the Katzenjammer Kids* marque l'aboutissement d'un demi-siècle d'efforts. Sans en avoir eu pleinement conscience, Dirks venait de donner naissance à un nouveau mode d'expression artistique : le *comic-strip*, ou bande dessinée.

Les historiens de la bande dessinée font — non sans justification — remonter les origines du genre à la plus lointaine antiquité : aux pictogrammes de Lascaux, aux fresques pharaoniques, aux frises de la colonne Trajane, à la tapisserie de la reine Mathilde. Plus près de nous, les éléments de cet art purement narratif se retrouvent dans l'œuvre de caricaturistes anglais du dix-huitième siècle et plus particulièrement chez William Hogarth qui fut le premier à utiliser le « ballon », ce nuage blanc qui sort des lèvres des personnages et sert de véhicule à leurs propos.

Mais ces efforts restaient décousus et sans suite. Ce ne fut qu'au dix-neuvième siècle que les histoires racontées en images connurent leur

véritable essor, avec la parution des images d'Épinal en France, des *Bilderbogen* en Allemagne, suivis un peu plus tard des albums illustrés, domaine où devaient spécialement briller le Suisse Töpfer, l'Allemand Busch et le Français Christophe. Les éléments essentiels de la bande dessinée — la narration en séquence d'images, la continuité des personnages d'une séquence à l'autre, le dialogue inclus dans l'image — s'y trouvaient déjà tous réunis et leur fusion devenait inévitable à plus ou moins longue échéance.

Cette synthèse fut hâtée par la lutte impitoyable que se livrèrent aux États-Unis à la fin du siècle les deux magnats de la presse new yorkaise : Joseph Pulitzer, un émigrant hongrois devenu le propriétaire du *New York World* et William Randolph Hearst, le modèle du *Citizen Kane* d'Orson Welles et éditeur du *New York Journal*. Tous deux avaient conscience de l'énorme facteur de vente constitué par les suppléments illustrés du dimanche et dans leur frénésie à se surpasser mutuellement dans ce domaine, ils poussèrent leurs dessinateurs à des innovations de plus en plus hardies qui aboutirent enfin à la création de la première bande dessinée.

Dès sa parution, *the Katzenjammer Kids* (bande plus connue en France sous le titre de *Pim, Pam, Poum*) remporta un énorme succès qui ne devait pas se démentir. La guerre à outrance menée par les deux diaboliques Hans et Fritz (*Pam et Poum*) contre Mama (tante Pim), der Captain (capitaine Pim), der Inspector (l'Astronome), contre leur entou-

rage et contre la société tout entière, n'a pas cessé de faire la joie de plusieurs générations d'écoliers (et de leurs parents) en Europe tout autant qu'aux États-Unis.

Les bandes dessinées se mirent alors à foisonner dans toutes les directions. Richard Outcault, dont le *Yellow Kid* avait constitué en 1896 la principale attraction du *World* de Pulitzer, était passé à la solde de Hearst pour qui il créa *Buster Brown*. Buster Brown était un gamin déluré, accompagné d'un bouledogue, *Tige*, dont les farces jamais bien méchantes se terminaient toujours par une petite homélie édifiante. La série, qui fut éditée en France par Hachette, connut une certaine vogue sans jamais devenir vraiment populaire. Parmi les grands pionniers de la bande dessinée, il convient également de ranger Frederick Opper, créateur de nombreuses bandes, dont la plus célèbre, *Happy Hooligan*, nous conte les tribulations burlesques d'une famille d'hurluberlus, et James Swinnerton, auteur de *Little Tiger* et *Little Jimmy*, créations d'un charme espiègle.

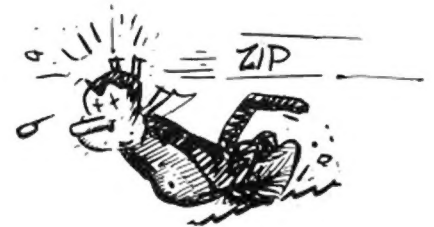
À l'origine, les bandes dessinées étaient essentiellement humoristiques (d'où l'appellation *comics* qui leur fut très tôt appliquée), mais bientôt s'établit une grande variété de thèmes : féerie, suspense, récits mythologiques et même science-fiction. Dès 1903, avec *Sandy Highflyer* et plus tard avec *Hairbreadth Harry*, Charles Kahles fut à l'origine de la bande dessinée d'aventures. Mais le plus grand innovateur de cette époque fut Winsor McCay. Son admirable *Little Nemo*, dont l'art se rattache



Bringing up father George Mac Manus. KFS-Opera Mundi



The Katzenjammer Kids. M. Knerr. KFS-Opera Mundi



Krazy Kat. G. Herriman. KFS-Opera Mundi

à celui des enlumineurs du Moyen Age et des maniéristes de la Renaissance, est un chef-d'œuvre d'élégance, de simplicité et de poésie. Deux Européens apportèrent leurs contributions à l'art naissant des *comics*. L'illustrateur et graveur hollandais Gustave Verbeek créa en 1903 les *Upside downs*, à la curieuse méthode narrative, tandis que l'Allemand Lyonel Feininger, qui devait devenir plus tard un peintre célèbre, introduisit dans sa série dessinée *the Kin-der Kids* des éléments du cubisme et de l'expressionnisme naissants.

Mais l'Europe, restée attachée aux techniques narratives du siècle précédent, commençait à perdre pied et n'allait pas tarder à être submergée par le raz-de-marée des créations *made in U.S.A.* L'année 1907 vit la naissance de *Mutt and Jeff*, de Bud Fisher, la première bande dessinée quotidienne (*daily strip*). Cette innovation, mineure du point de vue esthétique, est d'une énorme importance pratique : elle septupla et même décupla l'influence et la portée de la bande dessinée américaine qui prit de plus en plus allure de véritable phénomène social.

Cependant, les dessinateurs poursuivaient leurs expériences. C'est alors que s'établit la liaison entre le *comic strip* et le cinéma. Charlie Chaplin devient le héros de nombreuses bandes dessinées, Harry Hershfield fait la satire des films à épisodes de l'époque avec son *Desperate Desmond*, et les créations de Milt Gross, parmi lesquelles il faut citer *Count Screwloose of Toulouse*, va-

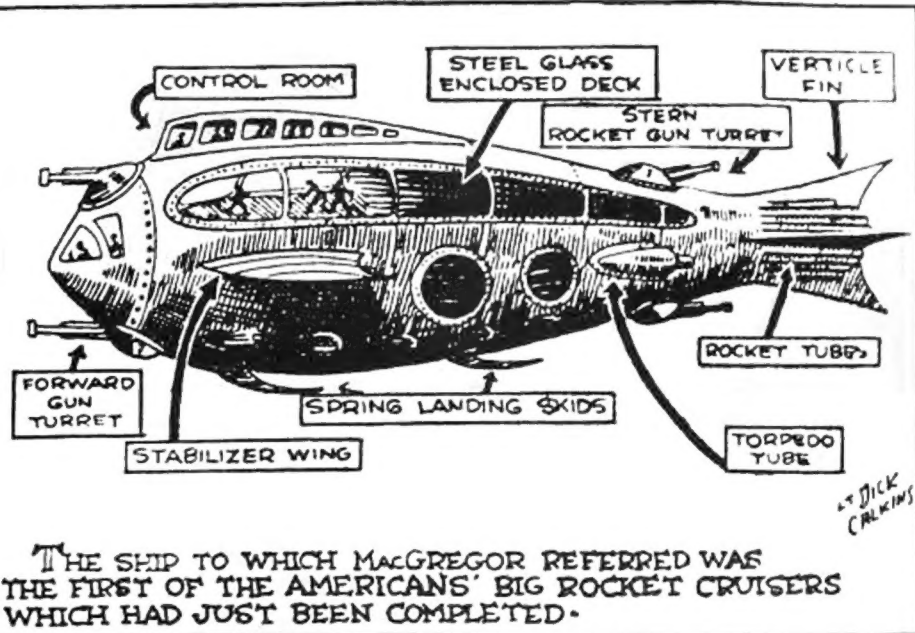
riations sur le thème du fou qui s'échappe de l'asile et découvre que le monde extérieur est encore plus fou que l'établissement d'où il sort, préfigurent déjà l'humour grinçant et les loufoqueries des frères Marx. C'est plutôt vers le domaine du symbolisme, de la fantaisie et du rêve que s'oriente George Herriman. *Krazy Kat*, dont il est l'auteur, nous plonge d'emblée dans un monde insolite : les paysages et les objets s'altèrent et se transforment sans cesse, l'espace perd sa continuité et les protagonistes recommencent sans se lasser les mêmes gestes rituels et saugrenus. Ce monde peu à peu s'estompe, s'efface et se dissout dans son propre arbitraire : il est impossible de ne pas reconnaître là les principes mêmes du surréalisme appliqués à la bande dessinée.

Quels que soient les mérites de ces expériences, la bande dessinée la plus marquante de cette époque demeure *Bringing up Father* (la famille Illico), née en 1913 sous la plume du génial et prolifique dessinateur George Mc Manus. Les démêlés familiaux de l'ancien maçon irlandais, devenu millionnaire, Jiggs (le père Illico) et de son épouse, l'ex-blanchisseuse Maggie (Bébelle) sont devenus célèbres dans le monde entier. Pendant quarante ans, jusqu'à sa mort survenue en 1954, Mc Manus va disséquer avec un entrain allègre et un humour bon enfant les ridicules, les marottes et les travers de la société américaine. Portée à la scène et à l'écran, traduite dans toutes les langues, *Bringing up Father* fut la première parmi

les bandes dessinées à connaître la gloire internationale.

La première guerre mondiale n'eut pas d'influence sur les *comic strips* qui présentent dès 1919 l'aspect qu'ils devaient conserver jusqu'en 1930. Les bandes dessinées des années 20 sont décidément conventionnelles, dépeignant la société et la vie américaines en général sous des couleurs roses et optimistes. Par là, ces bandes dessinées ne sont que le reflet de leur temps enfoncé dans un conformisme satisfait et dans une trompeuse illusion de sécurité. Les bandes humoristiques constituent le meilleur de la production de l'époque, mais la plupart proviennent de la période précédente, à l'exception toutefois du drôlatique *Barney Google*, de Billy de Beck, et de *Moon Mullins*, de Frank Willard, à l'humour nettement plus corrosif.

Les bandes dessinées nouvelles ont pour thèmes principaux : les enfants (*kid strips*), les jeunes filles (*girl strips*) et la famille (*family strips*). Aucune de ces bandes n'est particulièrement remarquable. Dans la première catégorie, si *Skippy* de Percy Crosby, *Smitty* de Walter Berndt, et *Nancy* d'Ernest Bushmiller nous dépeignent assez bien une certaine enfance espiègle et volontiers frondeuse, ils sont loin d'atteindre les dimensions proprement méphistophéliques des *Katzenjammer Kids*. Les *girls-strips* parviendront à une notoriété plus grande, avec *Tillie the toiler* de Russ Westover et *Winnie Winkle* de Martin Branner, surtout connue en France grâce à son frère Perry Winkle (Bicot).



THE SHIP TO WHICH MACGREGOR REFERRED WAS THE FIRST OF THE AMERICANS' BIG ROCKET CRUISERS WHICH HAD JUST BEEN COMPLETED.

Buck Rogers P. Nowlan-Calkins



Flash Gordon. Alex Raymond. KFS-Opera Mundi

Quant aux bandes dessinées familiales, elles constituent sans nul doute ce que l'époque nous a offert de plus mauvais ; par exemple *the Gumps*, de Sidney Smith, dont la conception, le style et l'esprit sont tout bonnement abominables.

Malgré ce nivellement quasi général, quelques innovations se font jour. Le Temps apparaît pour la première fois en 1919 avec *Gasoline Alley* de Frank King, dont les personnages vieillissent au même rythme que les lecteurs. L'idéologie politique (d'extrême droite) fait son chemin dans la bande dessinée grâce à Harold Gray qui crée *Little Orphan Annie* en 1924. Annie l'orpheline, l'héroïne de cette bande, ne doit son salut qu'à la protection occulte de Daddy Warbucks, capitaine d'industrie richissime et tout-puissant, incarnation symbolique du capitalisme triomphant.

Le développement le plus important de l'époque fut la généralisation du système des *syndicates*, agences de distribution des *comics* servant des dizaines et parfois des centaines de journaux. Ce système assura sur une échelle jusqu'alors inconnue la diffusion des bandes dessinées et contribua à l'opulence de leurs auteurs (George Mc Manus gagnait en 1925 jusqu'à vingt mille dollars — cent mille francs — par semaine !).

Après le terne interlude des années 20, la bande dessinée allait connaître une révolution radicale : l'établissement définitif des bandes dessinées d'aventure (*adventure strips*) qui s'engagent dans une voie décidément indépendante.

La première bande dessinée d'esprit

véritablement moderne apparut en 1929 avec *Tarzan*, dessiné par Harold Foster. L'adaptation des romans d'E.R. Burroughs sous forme de *strips* obligea Foster à des innovations de style cinématographique : plongées et contre-plongées, gros plans, contre-jours, et à un réalisme classique, qui tranchait avec la manière caricaturale des *cartoonists* traditionnels. Dès sa première publication, *Tarzan* obtint un énorme succès et ouvrit la voie aux innombrables séries d'aventures qui allaient lui faire suite.

L'abondance même des bandes d'aventures allait les forcer à se spécialiser dans des genres déterminés. L'année 1929 vit la naissance de *Buck Rogers*, une bande d'anticipation, née de la collaboration de Philip Nowlan et du lieutenant Calkins. Rien déjà ne manque à la panoplie du genre : ni fusées spatiales, ni armes à rayons mortels, ni explorations inter-planétaires. En 1931, Chester Gould créa, avec *Dick Tracy*, la première bande policière. Encore en partie caricaturale par le style, cette bande est extrêmement réaliste dans son esprit et son intrigue : avec *Dick Tracy*, la violence entre dans l'univers des *comics*.

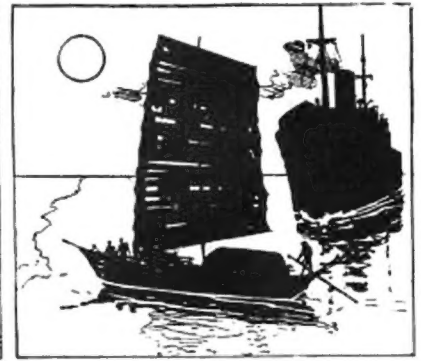
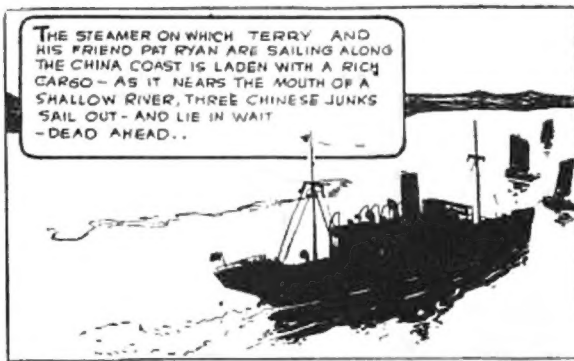
Alexander (Alex) Raymond fut le seul dessinateur qui ait créé simultanément — en janvier 1934 — trois séries presque également remarquables : *Secret Agent X-9* (en collaboration avec le romancier Dashiell Hammett), *Jungle Jim* et *Flash Gordon* (Guy l'Eclair). C'est par cette dernière bande que Raymond se rendit surtout célèbre : la lutte de Flash Gordon, assisté de

sa fiancée Dale (Camille) et du professeur Zarkov, contre Ming le cruel, empereur de la planète Mongo, devait enfiévrer plus d'un esprit d'adolescent. Moins technique que *Buck Rogers*, mais infiniment plus beau par son style, comme plus attachant par son intrigue, *Flash Gordon* allait servir de modèle à un essaim d'imitateurs, la plupart sans talent.

Le style cinématographique, introduit par Foster, raffiné par Raymond, devait trouver son maître avec Milton Caniff qui, en octobre 1934, créa *Terry and the pirates*. S'inspirant de la technique déjà utilisée par le dessinateur de *Scorchy Smith* (Bob l'aviateur), Noel Sickles, Milton Caniff emploie alternativement la plume et le pinceau pour créer des éclairages savants, des clairs-obscur étudiés, des contrastes violents de blancs et de noirs, tout un climat caractéristique qui est aussi celui des films de l'époque. Milton Caniff fut le seul *cartoonist* à avoir fait école. Parmi ses disciples (dont la plupart furent ses assistants à un moment ou à un autre), il faut ranger Alfred Andriola, Frank Robbins et Ray Bailey.

En 1937, Foster créa son admirable *Prince Valiant*, œuvre toute traversée du souffle épique des romans de chevalerie et des sagas nordiques, tandis que *Tarzan*, abandonné par son créateur, fut repris par un jeune dessinateur presque inconnu : Burne Hogarth.

Dans *Tarzan*, Hogarth fit passer toute sa culture artistique, son admiration pour Michel-Ange et les grands baroques, ses affinités avec



Terry et les Pirates

Copyright by News Syndicat Co. Inc



Terry et les Pirates

Copyright by News Syndicat Co. Inc



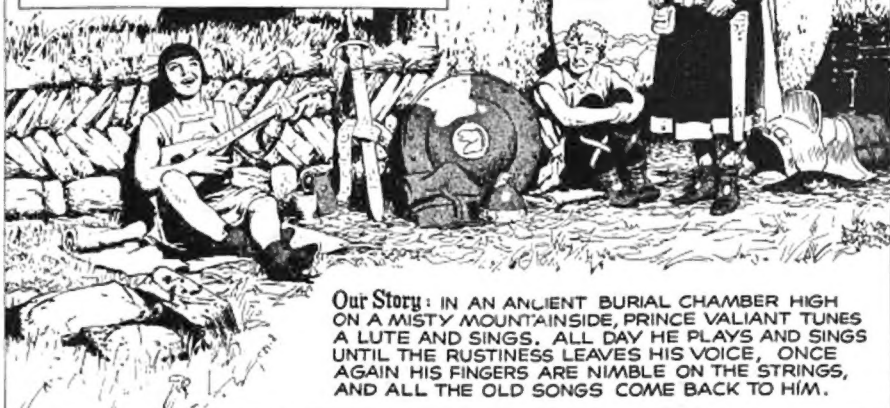
Secret Agent X 9. Alex Raymond.
KFS-Opera Mundi



Rip Kirby. Alex Raymond. KFS Opera Mundi

Prince Valiant

IN THE DAYS OF KING ARTHUR
WRITTEN AND ILLUSTRATED BY HAROLD R. FOSTER



Our Story: IN AN ANCIENT BURIAL CHAMBER HIGH ON A MISTY MOUNTAINSIDE, PRINCE VALIANT TUNES A LUTE AND SINGS. ALL DAY HE PLAYS AND SINGS UNTIL THE RUSTINESS LEAVES HIS VOICE, ONCE AGAIN HIS FINGERS ARE NIMBLE ON THE STRINGS, AND ALL THE OLD SONGS COME BACK TO HIM.



AND FAR INTO THE NIGHT HE PRACTICES THE SLY DECEPTIONS HE LEARNED LONG AGO FROM SLITH, THE GAY MASTER OF DECEIT.



WHEN AT LAST VAL FEELS HIMSELF READY FOR HIS ADVENTURE, HE ARRANGES A SET OF SIGNALS BY WHICH SIR WALDOC AND RUY CAN TELL HOW THEIR PLANS ARE GOING.



THEN HE RIDES TOWARD GRIM OSWICK SINGING, AND THE SONG HE SINGS IS ONE THAT HE AND GAWAIN HAVE OFTEN SUNG TOGETHER. IF GAWAIN IS BEING HELD BEHIND THOSE WALLS, HE WILL HEAR AND PERHAPS BE ABLE TO SIGNAL HIS WHEREABOUTS.



"STAND ASIDE, HOMELY ONES, AND MAKE WAY FOR CID, GREATEST OF TROUBADOURS! I BRING SONGS, MAGIC AND WIT. AND, I MIGHT ADD, AN EMPTY BELLY!"



TROUBADOURS ARE ALWAYS WELCOME, SO VAL ENTERS THE CASTLE EASILY TO TAKE THE PLACE MADE VACANT WHEN RUY LEFT TO ESCAPE THE HEADMAN'S AXE.



KING OSWICK HEARS OF THE NEW ARRIVAL. "BRING HIM IN AND LET US TEST HIS SKILLS," HE ORDERS.

NEXT WEEK: **Discovery?**



Blondie. Chic Young. KFS-Opera Mundi

l'expressionnisme allemand, sa connaissance de l'art de l'Extrême-Orient. Chacune des pages de *Tarzan* constitue une immense composition se suffisant à elle-même, mais dont la succession met à jour pas à pas un univers inquiétant dont les formes, soumises à une tension continue, ne visent qu'à un seul état : le mouvement. Après Hogarth, plus rien ne restait à dire dans ce domaine.

Presque inexistantes avant 1929, les bandes d'aventures, dix ans plus tard, représentent 50 % du total. C'est l'époque de *Brick Bradford*, de *Mandrake*, du *Lone Ranger*, de *Tim Tyler's luck* (Raoul et Gaston) et de nombreuses autres tout aussi excellentes.

Vers le milieu des années 30, les premiers *comic-books* firent leur apparition. Ils se contentèrent tout d'abord de reproduire les séries parues dans la presse, mais ne tardèrent pas à produire leurs propres héros, dont le premier fut *Superman*. Créé en 1938 par Jerry Siegel et Joe Shuster, Superman, dernier rescapé d'une lointaine planète et muni de pouvoirs quasi-illimités, allait connaître un énorme succès commercial et susciter une cohorte de super-héros plus invraisemblables les uns que les autres.

Malgré cette invasion de la bande dessinée par des aventuriers et des héros de tout poil, l'humour ne perdit pas ses droits. En 1929, dans le *Thimble Theatre* d'Elzie Segar parut pour la première fois Popeye, le matelot borgne aux avant-bras énormes et dont l'appétit pour les épinards est resté fameux. En 1931,

Chic Young créa *Blondie*, le meilleur des *family-strips*, toujours aussi populaire après 35 années d'existence. Al Capp enfin, se tenant à l'écart des courants traditionnels de la bande dessinée, aborda hardiment la satire politique et sociale avec *Li'l Abner* (1935) qui allait être à l'origine d'un renouveau de la bande dessinée.

Mais déjà l'imagination des créateurs des bandes dessinées commençait à se tarir. Pour y pallier, les *syndicates* firent appel aux magazines (*the Little King*, d'Otto Soglow, provient du *New Yorker* et *Henry*, de Carl Anderson, du *Saturday Evening Post*) et surtout au dessin animé. Créé en 1928, *Mickey Mouse* fit son apparition en bande dessinée en 1931, bientôt suivi puis évincé par *Donald Duck*, le canard acariâtre, malchanceux et bredouillant.

Durant la seconde guerre mondiale, les héros des bandes dessinées furent mobilisés dans l'effort de guerre allié. Les *comics* soutinrent le moral des G.I.'s et celui de l'arrière. En 1942, en pleine séance du Reichstag, Goebbels écumant s'écria : « Superman est un juif ! » Paradoxalement, cette association des *cartoonists* aux réalités de la guerre allait précipiter le déclin de la bande dessinée, déclin qui devint cruellement apparent dès 1946 : les bandes humoristiques ne sont plus aussi divertissantes et les bandes d'aventures semblent avoir perdu leur âme.

On comprend facilement qu'au lendemain d'un conflit qui avait coûté trente millions de vies humaines, les humoristes aient éprouvé quelque gêne à être drôles. Les auteurs de

bandes d'aventures étaient eux en proie à un malaise plus complexe : auprès de l'héroïsme sans phrases déployé par des millions de combattants célèbres ou anonymes, les exploits de leurs personnages leur semblèrent soudain dérisoires, futiles, presque indécents.

Alex Raymond et Milton Caniff, abandonnant leurs anciennes séries, créèrent à peu près à la même époque deux nouvelles bandes, le premier *Rip Kirby*, le second *Steve Canyon*, qui essayaient d'engager la bande dessinée d'aventures dans une voie nouvelle. Leurs héros — un ancien commandant de *Marines* devenu détective privé et un ex-colonel d'aviation qui devait plus tard « remplir » — témoignent de préoccupations intellectuelles et morales, et d'un désir d'engagement qui reflètent les inquiétudes de l'époque. Mais la pression d'un public seulement désireux d'évasion facile et de confort intellectuel les força à revenir aux formules éprouvées. De leur côté, les héros des grandes bandes de l'avant-guerre vieillissaient et s'embourgeoisaient. Plus encore que d'un manque d'imagination, la bande dessinée d'alors souffrit d'un manque de conviction. Les créateurs ne croient plus en leurs personnages. Menacée de stérilité artistique, prisonnière de ses propres poncifs, la bande dessinée dut encore faire face à un nouveau et grave danger. Depuis leur création, les *comics* avaient fait l'objet de nombreuses attaques qui, augmentant d'intensité au cours des années, atteignirent leur paroxysme vers le milieu du siècle. L'accusant de saper le moral de la jeunesse,



Drago. Burne Hogarth
Pogo. Walt Kelly. Post hall Syndicate

pédagogues, psychologues, communistes et marc-carthystes montèrent alors un assaut en règle contre la bande dessinée. Les *syndicates*, pris de peur, soumièrent les *cartoonists* à une censure draconienne. Certains, tel Burne Hogarth, abandonnèrent définitivement la bande dessinée, d'autres se contentèrent de servir à leur lecteurs un brouet inoffensif. Jamais la bande dessinée n'a été aussi basse qu'au début des années 50, et ses détracteurs prédisaient déjà sa fin prochaine. C'était là bien mal juger la vitalité et le dynamisme du genre.

Poursuivant dans la voie déjà tracée par George Herriman et Al Capp, un ancien dessinateur des studios de Walt Disney nommé Walt Kelly créa *Pogo*, destiné, malgré ses débuts difficiles, à renouveler le contenu et le style de la bande dessinée. Philosophe autant qu'artiste, Kelly à l'instar de La Fontaine « se sert des animaux pour instruire les hommes ». *Pogo* l'opossum, Albert l'alligator et leurs compères se font les porte-paroles de sa morale humaniste et de son rationalisme socratique. *Pogo* ne tarda pas à gagner la faveur des intellectuels et contribua grandement, de ce fait, à la réhabilitation de la bande dessinée.

Le succès de *Pogo* devait assurer l'éclosion et l'épanouissement de la bande dessinée intellectuelle. En 1953, Charles Schulz créa *Peanuts* davantage orienté vers la psychologie et la métaphysique. Désormais, une nouvelle école de *comics* va naître qui se fera le reflet des grands courants de la pensée moderne, de l'impersonnalisme d'Irving Phillips (*Mr.*

Mum) à l'anti-rationalisme de Johnny Hart (*B.C.*) en passant par le relativisme objectif de Feiffer à qui revient également le douteux honneur d'avoir donné à la bande dessinée son premier anti-héros en la personne de Bernard Mergendeiler, névrosé dévoré de tics et de complexes.

A ces bandes d'avant-garde d'autres vinrent s'ajouter dans des genres plus traditionnels : *Beatle Bailey* de Mort Walker, désopilante satire de la vie militaire dans la tradition de Courteline, *On stage* de Leonard Starr que ses recherches de style et de composition placent dans la lignée des grands de la bande dessinée, *Juliet Jones* (*Juliette de mon cœur*) de Stan Drake, *Steve Roper* de William Overgard, d'autres encore trop nombreuses pour être citées ici.

Alors que les bandes dessinées américaines s'adressèrent très tôt au public adulte, les bandes européennes demeurèrent longtemps cantonnées aux journaux et albums d'enfants. C'était là réduire considérablement leur portée et leur intérêt. *Les Pieds Nickelés*, *Zig et Puce*, *Tintin* sont certes excellents dans leur genre mais ne sauraient être comparés aux séries américaines de la même période. Avec un retard de cinquante ans, ces dernières années ont enfin vu naître des bandes dessinées européennes spécifiquement destinées aux adultes avec *Andy Capp* de Smythe, *Modesty Blaise* de Peter O'Donnell en Angleterre, *Barbarella* de J.C. Forest et *Scarlett Dream* de Claude Moliterni et Robert Gigi en France. Hier encore dénigrée et attaquée de

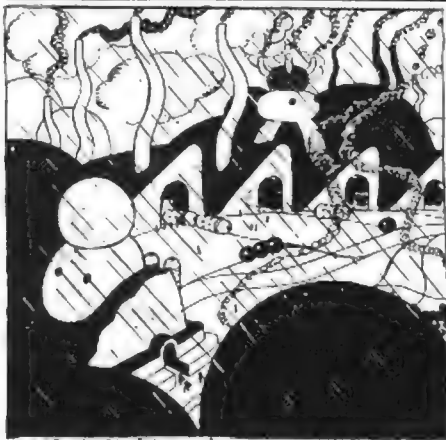
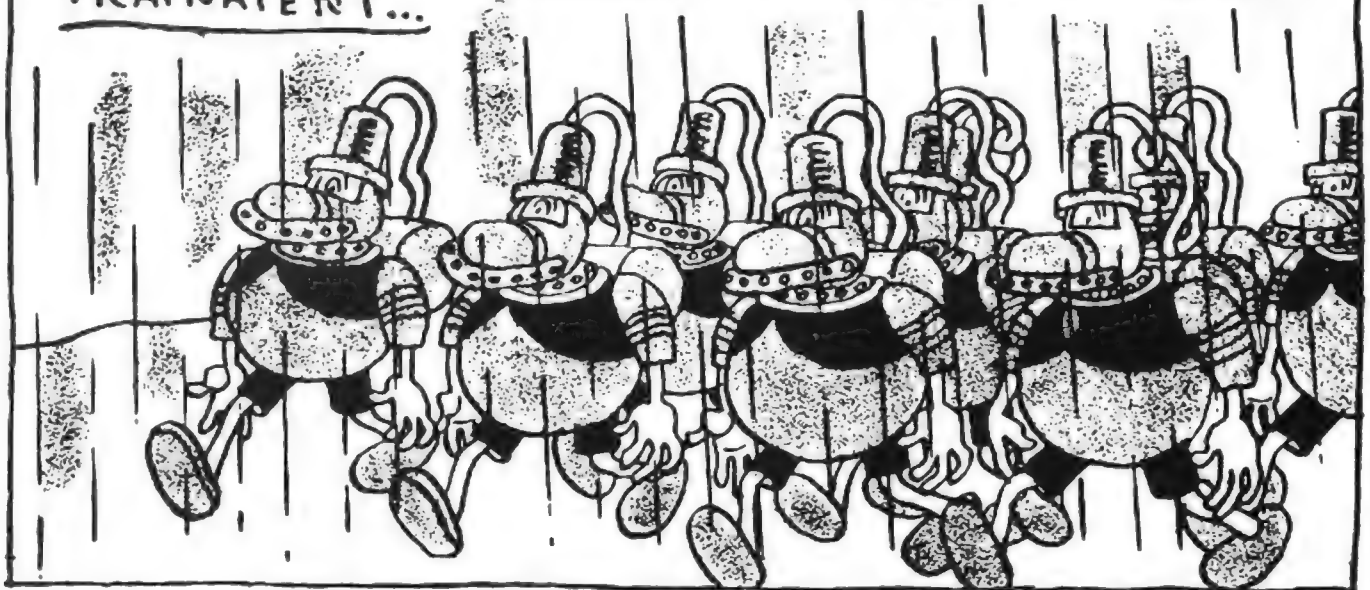
toutes parts, la bande dessinée suscite aujourd'hui un engouement et un intérêt extraordinaires dans tous les domaines : commercial, artistique, intellectuel. Les éditeurs publient en albums de luxe les anciennes bandes devenues introuvables, les peintres avec le « pop art » aux Etats-Unis et la « figuration narrative » en France exploitent et essaient d'assimiler les techniques des *comics*, des associations pour la défense et l'étude des bandes dessinées se constituent un peu partout. En 1965 et 1966, un groupement français, la SOCER-LID*, a organisé à Paris deux expositions — l'une retraçant l'évolution de la bande dessinée américaine de 1896 à 1965, l'autre consacrée au grand dessinateur Burne Hogarth — qui connurent un retentissement considérable des deux côtés de l'Atlantique. Toutes ces activités parviendront-elles à démontrer que la bande dessinée n'est pas une imagerie de bas-étage, mais un art authentique au même titre que le cinéma ? On peut le croire.

Cependant, indifférent à ces développements, Rudolph Dirks, assisté de son fils Robert, poursuit imperturbablement les exploits des deux éternels galopins Hans et Fritz. Cette année il fêtera son quatre-vingt-dixième anniversaire en même temps que le soixante-dixième anniversaire de la bande dessinée.

Maurice HORN.

(*) Société d'études et de recherches des Littératures dessinées.

PENDANT QUE LES ARMÉES VÉNUSIENNES S'ENTRAÎNAIENT...



...LES USINES FABRIQUAIENT DES BOLIDES INTERPLANÉTAIRES EN GRANDE SÉRIE...

alain saint-ogan ou la science-fiction inconnue

Il y a bien longtemps que la Science-Fiction a pénétré dans le domaine de la bande dessinée, et, sans remonter jusqu'à Buck Rogers, tout le monde se souvient des aventures de Guy l'Eclair, de Luc Bradefer ou de Mandrake, sans parler des « Conquistadors de l'Avenir » ou même des dernières aventures de Jean Bolide ou de certains épisodes de « Bernard Tempête », mais bien peu d'amateurs de bandes dessinées savent que le grand Alain Saint-Ogan, père de Zig et Puce et de Mitou et Toti, a, lui aussi, après son « Zig et Puce au XXI^e siècle », créé une aventure de Science-Fiction en bandes dessinées. C'est dans le numéro 116 (15 octobre 1937) de « Cadet-Revue » que le « Rayon mystérieux » apparut aux pages centrales de la revue, en trichromie à dominante rouge ; cet épisode prit fin le 15 mars 1939 (N° 150) sur une note pessimiste (« ... les hommes

utilisent les plus belles inventions comme moyens de destruction... ») que les événements les plus récents, de l'Anschluss à la deuxième guerre mondiale, allaient pleinement justifier.

Cette aventure est traitée sur le mode « sérieux », c'est-à-dire qu'elle se veut réaliste, que ses personnages ne sont pas traités sur le mode caricatural et qu'elle ne comporte rien de burlesque, ce qui ne veut pas dire que l'humour en soit absent.

Un jeune reporter, François (aucun lien de parenté avec l'auteur de ce présent article), est envoyé par son journal afin d'interviewer les frères Novembre, mystérieux savants cloîtrés dans un domaine clos de hautes murailles, et sur qui courent des bruits étranges. Après avoir été capturé par les savants, délivré (momentanément) par un robot, attaqué par un monstre inconnu, François s'aperçoit que les frères Novembre sont

en relation avec une autre planète, en l'espèce Vénus. En compagnie d'un de ses collaborateurs et de Denise, nièce d'Hubert Novembre, notre héros est expédié par fusée en direction de « l'étoile du matin », car les Vénusiens réclament des envoyés humains après que leurs propres « volontaires » aient toujours péri au cours du voyage et que les Terriens se soient contentés de leur expédier de vulgaires robots.

Après avoir été déviée par un mystérieux « émetteur », la fusée des Terriens atterrit sur la lune où Denise retrouve son père ; premier envoyé humain et première victime du peu scrupuleux Hubert Novembre, il a réussi à poser sa fusée sur notre satellite et a fait dévier l'astéroïde où se trouvait sa fille.

Sur la lune désolée où subsiste un peu d'air, nos héros vivent misérablement près des vestiges d'une civilisation éteinte et à proximité



LE PERSONNAGE ANIMANT DE VÉNUS, LE ROBOT QUE NOUS VENONS DE VOIR, ÉTAIT LE CHEF SUPRÊME DE LA PLANÈTE, LE TERRIBLE SSSZ.



de peu sympathiques crabes géants ; cependant, ils peuvent contrôler les robots terriens arrivés sur Vénus, ce qui leur permet de faire sauter la précieuse réserve de carburant vénusien, sauvant ainsi la terre de l'invasion décidée par le maître suprême de Vénus, le terrible Sssz.

Cet exploit accompli, nos héros réussiront à revenir sur terre où le château des frères Novembre a brûlé, tandis que les populations, plus qu'aux progrès scientifiques et aux énigmes policières, s'intéressaient aux derniers discours « d'un chef d'Etat voisin ».

Le graphisme reste caractéristique de Saint-Ogan, l'atmosphère est réaliste et bien souvent teintée d'un humour sous-jacent assez savoureux et parfois même très ironique surtout dans les évocations de la vie en province, des milieux journalistiques, dans les nombreuses allusions satiriques de la vie quotidienne de l'époque. Quant

à la Science-Fiction, elle est passionnante : relations interplanétaires et leurs difficultés techniques, robots perfectionnés et pourtant fragiles, lune déserte et désolée, Vénus torride sous une perpétuelle pluie tropicale, usine de fusées, etc., etc. ; il n'y manque même pas une évocation satirique de la société vénusienne, curieusement proche de la nôtre, surtout dans ses travers et sa crédulité, ni une énigme policière, ni même une aventure sentimentale (très discrète) qui aboutira au mariage de Denise et de François, ultime image de cette aventure dans laquelle les protagonistes restent toujours bien humains avec les qualités, les défauts, les travers, voire les vices qui sont ceux des hommes de tous les temps. Personnages intéressants et vivants, aussi bien le jeune journaliste intelligent, audacieux et débrouillard, que le sinistre Edgard, bagnard évadé, pyromane

incorrigible et âme damnée de son maître Hubert Novembre, savant fou et mégalomane, au profil d'oiseau de proie et à la chevelure abondante, personnage le plus intéressant de cette aventure et dont la personnalité ne déparerait pas une galerie des plus sinistres et des plus connus de ses semblables.

De nos jours, l'œuvre a certes un peu vieilli, blasés que nous sommes par les Vostok et les Gemini, et de plus, le space opera est, paraît-il, dépassé, mais elle garde beaucoup de charme et surtout de qualité, car tout ce qui n'est pas strictement anticipation n'a pas vieilli le moins du monde, l'intrigue tient l'intérêt constamment en éveil et l'on souhaiterait que bien des dessinateurs et des scénaristes actuels nous donnent des ouvrages de même qualité.

E. FRANÇOIS.

TRUAND A LA MANQUE

CLAUDE MOLITERNI

MAURICE HORN



Une sirène de police émergea dans la nuit, accompagnée quelques secondes plus tard du vrombissement des motos de la police. Handy se redressa vivement, l'oreille tendue : — Oh ! Joë ! Les flics... On nous a donnés !

Joë Roscoli ne répondit pas, écouta, se retourna vers son acolyte, ricana : — Oh ! la ferme... Bouge pas... Et pourquoi que ça serait pour nous ? Tu crois qu'on est les seuls à faire un casse dans Albuquerque (1) ?

Pour donner raison à Roscoli, la sirène s'estompa...

— Tu vois, p'tit... Faut pas s'inquiéter...

Handy passa sa main sur son front, respira un large coup...

— Oh ! j'aime micux ça... Mais dis donc, Joë... Steve, il ne se serait pas taillé avec la bagnole ?

Roscoli considéra avec pitié Handy, soupira, lâcha :

— Steve ?... Le gars le plus sûr du

Bronx ! Allez, au boulot, passe-moi la chignole...

Handy vérifia la pression de l'appareil... Roscoli se saisit du chalumeau d'un geste sec.

— La bouteille est prête ? Mets le contact...

Joë Roscoli régla la flamme de son appareil, commença à travailler la porte du coffre... Le bruit sourd du chalumeau inquiétait Handy qui n'osait dire un mot de peur de faire exploser Joë de colère... Sur l'ordre de Roscoli, il augmenta la pression... Les minutes passaient... Handy songea à Mabel, la girl du Savoy Hotel... Mabel ! Avec le fric, elle serait à lui... Il pourrait la caresser de tout son saoul... Mabel pour lui seul !

— Quelle heure est-il ? demanda le métèque.

Handy tressaillit, consulta sa montre à la flamme du chalumeau :

— Quatre heures trente-cinq... Il faut faire vite... Ça y est ?

— Je crois... Oui, ça y est... Les cent mille dollars sont à nous...

Handy sursauta. Cette fois, il ne s'était pas trompé... Il y avait quelqu'un dans la pièce à côté. Il indiqua la porte à son acolyte. Roscoli acquiesça de la tête. Les deux hommes se levèrent...

— Ton flingue ! ordonna Joë.

Handy s'exécuta... Il tendit son Beretta au métèque...

— Que vas-tu faire ? souffla Handy.

— Tu vas le voir...

La porte s'ouvrit... La pièce fut inondée de lumière... Deux coups de feu claquèrent... Le gardien se redressa sur lui-même, pirouetta, s'écroula à terre... Il émit un dernier hoquet, tandis que le sang coulait de sa bouche, inondant le col de sa chemise et la veste de son uniforme, la main crispée sur son ventre...

(1) Etat du Nouveau-Mexique.

— Laisse tomber le matériel !... On se tire !... Dans un moment on va se croire dans le hall du Waldorf, lâcha Joë Roscoli en rendant le Beretta à Handy.

... Deux minutes plus tard, les deux hommes bondissaient dans la voiture de Steve qui démarrait en trombe... Les pneus grincèrent au virage de la 8^e Rue. A ce moment, une sirène beugla son appel de détresse.

— Du grabuge, hein ? interrogea Steve.

— Oui, répondit Handy en regardant Joë Roscoli. On a descendu le gardien...

— Sale temps ! rétorqua Steve... Nous allons être repérés...

— Sait-on jamais... Le gardien a eu le temps de prévenir...

— Que faisons-nous ? demanda Steve.

— Pas de salades, fit Joë Roscoli... Il n'y a qu'une seule solution... Le Mexique !

La voiture vira sur l'aile...

**

... Quatre heures après, sous un soleil brûlant, la Fairlaine quittait l'autoroute qui longeait le Rio Grande, pour prendre une route poussièreuse...

— Voilà, P'tit... Dans quelques heures nous serons sur la plage de Guaymas à nous rôtir au soleil...

— Je commence à avoir soif, fit Steve.

— Nous allons bien trouver un refuge de gardiens de troupeaux, fit Joë.

— Tu as raison, dit Handy, en voilà un...

— Oui, voilà une cabane, reprit Joë. Nous allons nous reposer quelques instants... N'est-ce pas, Steve ? Steve eut un étrange sourire en lorgnant Handy, et se tourna vers Joë. Il cligna de l'œil.

— Tu as une bonne idée, Joë...

La Fairlaine stoppa...

— Va voir, p'tit, fit Roscoli, s'il y a une provision d'eau...

Sans méfiance, Handy obéit... Il traversa la route, poussa la porte de la cabane, y pénétra... A ce moment, il entendit Steve embrayer, puis démarrer... Handy comprit, il se retourna, s'élança au dehors, le Beretta à la main... Il lâcha quatre coups de revolver...

— Arrêtez ! cria-t-il.

Le soleil l'éblouit... Il ne vit plus rien pendant quelques secondes...

La Fairlaine stoppa à une centaine de mètres... Handy vit Joë descendre, et lui faire des signes.

Handy resta au milieu de la route, stupide. Trop tard ! Un effroyable choc au genou...

Il revint à lui... Il était seul. Joë et Steve l'avaient abandonné. Ils gardaient tout pour eux : la liberté, le fric ! Et lui, Handy, ne pouvait rien faire... Même s'il n'avait eu le genou broyé, il n'aurait pas pu avertir la police à temps. Joë et Steve auraient franchi la frontière. Et Handy comprit alors pourquoi ses complices ne l'avaient abandonné qu'au dernier moment, à l'instant où ils touchaient au but. Handy eut un rire silencieux : ils avaient pensé à tout, les salopards... Ils allaient être libres, riches, heureux, et lui... Il se traîna péniblement sur la route, s'écroula sur la pierreaille, trouva enfin l'ombre protectrice de la cabane... Il s'allongea, respira avec difficulté... Il s'évanouit...

Etouffant un gémissement de douleur, Handy se mit debout sur une jambe. Il attrapa la béquille rudimentaire qu'il s'était confectionnée. Péniblement, grâce au soutien de son bâton, il put faire quelques pas vers le fond de la cabane, afin d'échapper au terrible soleil du Nouveau-Mexique. Ayant enfin trouvé un coin d'ombre, Handy s'affala sur le sol. Dans son cerveau rongé par la fièvre, il essaya de supputer les chances qui lui restaient encore.

Avec un ricanement amer, il dut s'avouer qu'elles étaient nulles. Sur la misérable table en bois qui, avec la chaise démantelée, constituait tout l'ameublement de la pièce, se trouvaient ses dernières ressources. Un demi pain de maïs, quelques poignées de fèves sèches et un cruchon d'eau, de quoi tenir trois jours au maximum en se rationnant. Il avait un revolver aussi, le Beretta au canon court et luisant, son ultime recours.

Par moment, Handy se demandait s'il ne valait pas mieux se livrer à la police plutôt que de continuer à endurer son supplice. Le soleil brûlant, la soif qui le desséchait, la fièvre qui, peu à peu, s'emparait de son esprit, et cette atroce douleur dans la jambe gauche. Mais il abandonnait aussitôt cette idée. S'il était pris, il serait pendu, selon la loi de l'Etat. Il avait participé à un cambriolage, un homme avait été tué.

Ce n'était pas lui qui avait tiré, mais la loi était inexorable : il était considéré comme coupable autant que le meurtrier, son complice. Pendu ! Tant qu'il serait encore vivant, du moins... Et son regard erra sur le Beretta posé devant lui, avec tendresse, comme sur une amie...

Avec peine, Handy commença à se lever afin de boire une gorgée d'eau pour étancher sa soif dévorante. Songeant soudain au peu de liquide

qui lui restait, il se ravisa et se rassit avec bruit. Il ferma les yeux et, malgré lui, sous l'effet de la soif et de la fièvre, les images du passé revinrent... Joë... Mabel...

Handy, se secouant, essaya de chasser de son esprit les pensées qui l'obsédaient. En vain ! Elles revenaient, toujours plus lancinantes, toujours plus entêtantes...

Soudain, Handy sursauta : ses sens, qu'il gardait encore en éveil, malgré la fièvre, l'avertirent de la venue d'une voiture. Aussi promptement qu'il put, sans souci de la douleur causée à sa jambe, il mit le Beretta sur la table, et se dissimula de telle manière que de l'unique fenêtre de la cabane, on ne pût l'apercevoir, alors que lui pouvait voir au dehors. Intrigué, il attendit, le revolver à la main. Une longue Cadillac rose, décapotable, s'arrêta devant la porte. Un homme se tenait au volant, une femme blonde à ses côtés. La femme descendit de voiture et, d'une démarche étudiée, se dirigea vers le refuge, sans doute pour y prendre des provisions. Handy arrêta jusqu'à sa respiration quand la femme ouvrit la porte. Sans méfiance, elle pénétra dans la pièce et se retourna... Lorsqu'elle vit Handy, sa figure ravagée par la fièvre et mangée par une barbe de trois jours, ses yeux fous, elle essaya de fuir. Mais elle entendit la voix de l'homme lui intimer sèchement :

— Restez ici ! Ou je tire...

Elle s'arrêta alors et fit face à Handy, les bras levés...

Elle était vraiment belle : grande, très blonde, avec un visage sensuel, un corps un peu trop plein peut-être pour un esthète, mais comme Handy les aimait. Des jambes longues et effilées, des hanches lourdes et prometteuses, une poitrine renflée, ferme et dure sous le mince chemisier de nylon.

Tandis que Handy l'examinait ainsi, l'homme assis au volant cria quelque chose à sa compagne...

— Dites que tout va bien ! ordonna très bas Handy à la femme. Que vous arrivez tout de suite !

Elle obéit...

— Qu'allez-vous me faire, maintenant ? demanda-t-elle, d'une voix basse et un peu rauque qui fit courir un frisson sur l'échine de Handy.

Celui-ci s'était relevé, avec l'aide de sa béquille improvisée. Sans mot dire, il sortit de sa poche une mince et solide cordelette...

— Tendez vos poignets derrière votre dos, ordonna-t-il. Je ne veux pas courir de risques...

Docile, elle obéit encore. Handy lui lia les poignets, avec quelque diffi-

culté. L'opération prit un certain temps. Le conducteur s'impatientait et cria encore quelque chose...

— Dites que vous arrivez ! intima Handy.

— J'arrive ! cria la blonde.

L'un dissimulant l'autre, la prisonnière et Handy, toujours béquillant, sortirent de la cabane. A la vue de la femme, l'homme à la Cadillac approcha sa voiture. C'est alors qu'il aperçut Handy. Ses yeux s'écarrillèrent, puis il plongea vers la boîte à gants.

— Pas de faux mouvement ! cria Handy à l'adresse de l'homme en braquant vers lui le Beretta. Je serais au regret de vous tuer. Mais je suis déjà poursuivi pour un meurtre. Deux ne me coûteraient pas plus cher !

— Je t'en supplie, Vic, obéis-lui, cria la femme. Il est capable de te tuer !

A regret, l'homme leva les mains...

— Que me voulez-vous ? fit-il alors. Il était grand lui aussi, et l'air athlétique. Jeune, avec un visage viril paré de beaucoup de séduction. Handy ne répondit pas tout de suite. Son regard erra de l'homme à la femme...

— Ils ne sont certainement pas mariés, jugea-t-il, du moins pas ensemble. C'est la raison pour laquelle ils ont pris un chemin si peu fréquenté... Ils se rendent certainement au Mexique où les lois de l'adultère sont moins draconiennes qu'aux Etats-Unis, et ne tiennent sans doute pas à être aperçus ensemble...

Après cet examen, il prit la parole :

— Je ne veux rien d'autre que votre assistance pour passer la frontière. Votre intention est de vous rendre au Mexique, je pense ? Un passager de plus ne saurait vous causer de désagrément !

— Je ne suis pas de votre avis, coupa sèchement Vic. Je ne veux pas d'assassin dans ma voiture. Je ne vous prendrai certainement pas !

— Oh ! si, vous me prendrez ! annonça Handy d'une voix douce. Vous ne voudriez pas qu'il arrive quelque chose à votre... amie, n'est-ce pas ?

Et, ce disant, il enfonça le canon de son revolver dans les côtes de sa prisonnière qui poussa un cri...

— C'est bon ! s'inclina Vic, dont les mâchoires s'étaient crispées. Vous pouvez monter... Mais, ne touchez pas à Rae..., ou alors...

— Ça va ! Ça va ! Pas tant de boniments, c'est moi qui commande ! Et pour commencer, prends le revolver qui doit se trouver dans ta boîte à gants... Mais par le canon ! Et donne-le moi... Pas d'entourloupette,

j'ai l'œil sur ta souris !

Sans mot dire, Vic obéit. Il tendit l'arme — un 7.65 — à Handy qui l'empocha avec satisfaction.

— Bien ! on se montre docile, c'est la meilleure manière ! En route, maintenant.

Il commanda, en ouvrant la portière :

— Toi, Rae, puisque c'est ton nom, monte à l'arrière. Je m'assierai près de toi !

Sans protester, Rae, les mains toujours liées dans le dos, s'installa sur le siège. Se soulevant de sa béquille, Handy prit place près d'elle. Sa main droite tenait solidement le Beretta et il ne quittait pas Vic des yeux...

Enfin il fut installé à son tour. Avec un soupir de soulagement, il s'affala sur la banquette. La fièvre qui avait semblé l'avoir quitté un instant, sous le coup de l'action, revenait au galop. Son visage était inondé de sueur...

— Embraye, prononça-t-il à l'adresse de Vic. Droit sur le Mexique !

✱

Le dos appuyé au cuir de la banquette, Handy songeait tout en ne perdant pas de vue ses deux otages. La voiture se déplaçait lentement sur la piste cahoteuse, soulevant autour d'elle un nuage de poussière rouge. Encore une heure ou deux, et il serait au Mexique.

Il pourrait alors faire soigner son genou qui ne cessait de le torturer, et sa fièvre s'en irait. Il retrouverait Joë...

... Ensemble, Mabel et lui, avec les dollars, ils s'établiraient dans le pays. Ils ne vivraient pas à la ville, Handy préférerait ça à cause de Mabel. Ils achèteraient une ferme et feraient l'élevage des veaux. C'était d'un bon rapport... Ils pourraient se payer des vacances chaque année. Ils voyageraient et verraient du pays. Et, tous les soirs, ils feraient l'amour, lui et Mabel, Mabel pour lui seul...

A cette pensée, la main de Handy esquissa une caresse dans l'air. Elle rencontra le bras de Rae qui se rejeta vivement en arrière avec une grimace de dégoût...

Handy songea : curieux comme la chair de cette femme ressemble à la chair de Mabel. Le même grain, la même blancheur...

Un cahot jeta de nouveau Rae sur Handy. Cette fois, il ne la laissa pas se dégager : il saisit son épaule et se mit à la pétrir. Rae essaya de résister, mais il la serrait de plus en plus fort...

Et, brusquement, le désir, encore avivé par la fièvre et le soleil, se coula sur Handy comme une bête

chaude. Fébrilement, il parcourut le corps de la femme qui essayait vainement de se dégager. Mais ses mouvements désordonnés ne faisaient qu'exaspérer Handy. Il glissa sa main sous le fin chemisier et fit craquer la bretelle du soutien-gorge...

Un sein, d'une blancheur laiteuse et d'une courbe pure, apparut, frémissant... Avec un cri, la femme essaya d'échapper à Handy, mais la main de celui-ci se referma sur le globe blanc, le serrant si fort que ses ongles s'y incrustèrent...

A ce moment, Handy perdit l'équilibre et alla rouler en arrière. La voiture venait d'amorcer un virage brusque à toute allure, puis s'était arrêtée !

Handy se redressa juste à temps pour apercevoir Vic, le visage défiguré par la haine, brandir une clé anglaise... Il tira avant que l'autre ait pu abattre son arme improvisée.

Vic s'affala dans un hoquet grotesque sur la banquette, sa figure, figée dans un rictus, tournée vers Handy...

Rae poussa un hurlement, puis fut secouée de sanglots convulsifs. Handy resta hébété, le revolver fumant à la main... Il demeura un long moment ainsi, ne sachant quoi faire.

A ses côtés, Rae avait maintenant cessé de pleurer. Elle le regarda, les yeux agrandis par une horreur à laquelle semblait se mêler un désir trouble...

Handy n'y tint pas. Il en avait marre des coups durs, marre de la mauvaise chance, marre de toujours fuir... Il voulait oublier tout ce qui lui arrivait. Avec rage, il saisit Rae et la plaqua contre lui. Ses lèvres écrasèrent les lèvres de la femme. A sa grande surprise, celle-ci ne résista pas et lui rendit son baiser... De nouveau, tout son désir revenu, il caressa Rae. Celle-ci gémissait doucement, puis sa bouche s'ouvrit et elle prononça, lentement, de cette voix rauque qui avait déjà fait frémir Handy :

— J'aime tes caresses, tu es une magnifique brute... J'aime les brutes... Mais détache-moi... Je veux te prendre dans mes bras !...

Un instant, Handy hésita... Mais que pourrait faire cette fille contre lui ? Il garderait son revolver à la main pour plus de prudence... Faisant pivoter Rae, il se mit en devoir de délier ses poignets, après avoir posé son revolver près de lui.

SUITE PAGE 21

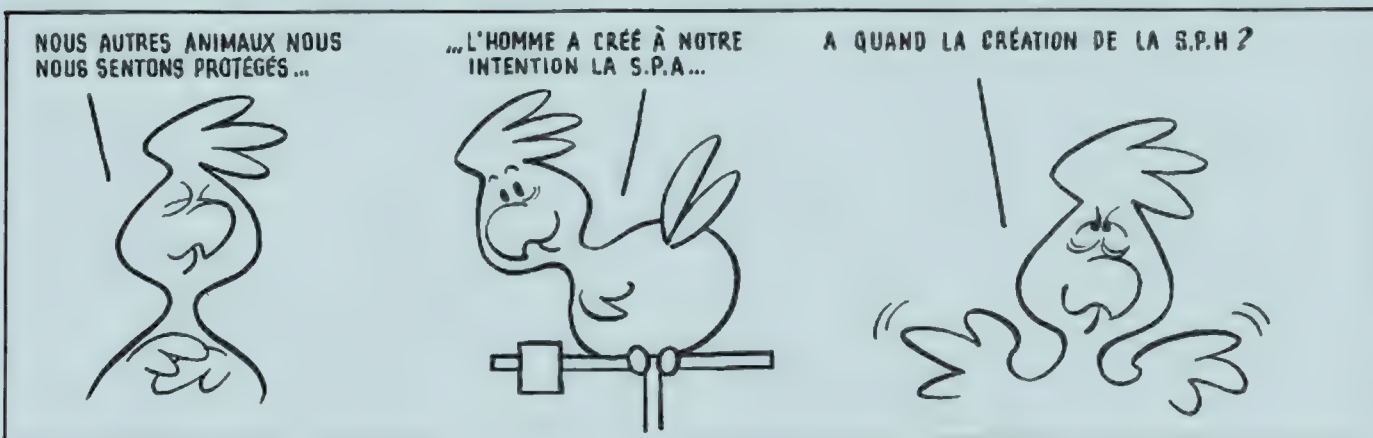
INJUSTICE



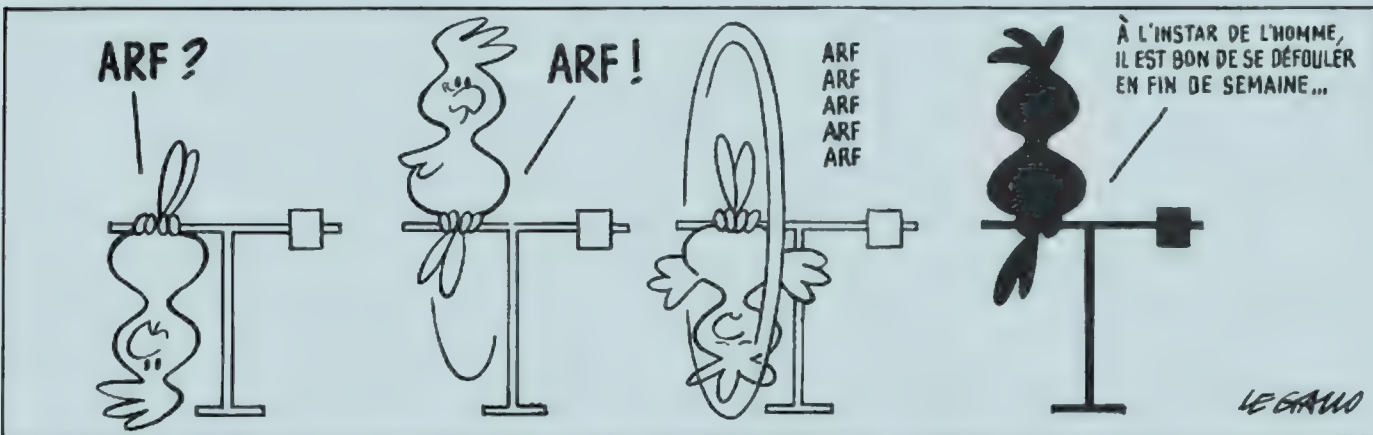
T.V.

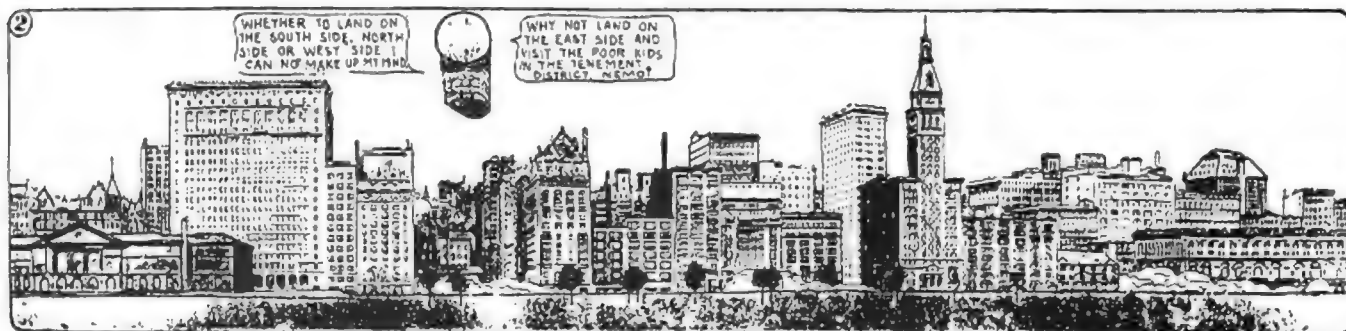


SOYEZ BONS...



WEEK-END





little nemo au metropolitan museum

« Little Nemo au pays du sommeil » par Winsor Mac Cay (né en 1889, mort en 1934) occupa une page entière à la rubrique « Distractions du Dimanche » qui parut dans le New York Herald de 1905 à 1911, puis pendant trois ans des années 20. Depuis cette époque, on découvre que Little Nemo a continué à conserver la troupe de ses admirateurs et même à en attirer de nouveaux grâce aux pages que quelques-uns furent assez avisés de découper et de mettre de côté. Mais c'est à un éditeur, Woody Gelman, qui se double d'un collectionneur que nous devons cette magnifique réédition des plus belles planches de Little Nemo. Nous sommes infiniment reconnaissant à A. Hyatt Mayor, archiviste des imprimés au Metropolitan Museum qui, lui aussi fervent admirateur de Mc Cay, a rassemblé quelques-uns des dessins originaux de Mc Cay en noir et blanc, et un groupe de planches imprimées en couleurs.

Sous le titre « Deux dessinateurs fantastiques », ces planches ont fait l'objet d'une exposition dans le foyer de l'auditorium du Metropolitan en compagnie de quelques dessins satiriques d'Herbert Crowley, un contemporain de Mc Cay et quelques échantillons des planches éditoriales de Mc Cay, mais Little Nemo avait de loin la vedette de l'exposition.

Le modèle original de Little Nemo fut le jeune fils de Mc Cay. Chacune de ses aventures hebdomadaires est l'histoire d'un rêve qui se termine par une petite légende dans le coin inférieur droit, au moment où le garçon est réveillé par une voix dans un ballon qui lui rappelle qu'il est l'heure de sauter du lit. Certains détestent ce dernier dessin. D'autres auraient voulu que tout cela fût vrai. Cette chute a quelque chose de commun avec celle d'Alice au pays des Merveilles et d'aussi faux aussi : il est un fait indiscutable que les aventures de

Little Nemo comme celles d'Alice ont été imaginées avec le cachet incontestable de la véracité.

Imprégné de l'univers de Mc Cay, on écarte immédiatement cette absurdité : « Tout ceci n'était qu'un rêve. » La chute n'est que provisoire. Le rêve reprend et se développe dans la planche suivante et, chaque dimanche, Little Nemo va plus en avant au pays du sommeil. Little Nemo ne saurait être soumis à cette interprétation psychopathologique que les fanatiques d'Alice ont maintenant mise à la mode, tout au moins on l'espère. Ce qui frappe le plus dans les histoires de Mc Cay, c'est que ses récits de rêves ressemblent exactement à ceux que chacun a pu faire dans sa jeunesse et oubliés comme le font tous les enfants. Ce qu'il y a d'étonnant chez Mc Cay, c'est qu'il ait pu se les rappeler et les créer, à condition bien entendu qu'il n'ait bénéficié de la peu probable collaboration d'un adolescent.

Il y a bien longtemps que je me suis aperçu pour la première fois que mon lit devenait énorme, qu'il se soulevait et m'emportait avec lui. L'une des aventures de Little Nemo est basée sur ce thème. Non seulement le lit déploie ses jambes, mais il développe leur pouvoir de locomotion et galope sur elles à travers la cité. Jusqu'au dernier épisode où elles se tordent et s'enchevêtrent comme des ceps de vignes.

La facture est du plus beau Modern Style, comme la plupart des autres dessins de Mc Cay. C'est ce qui explique l'une des douzaines de raisons secondaires qui justifient l'exposition des bandes dessinées en tant que participant à l'art de son temps. Mr. Mayor va encore plus loin en arrière ; il compare l'expression de la perspective personnelle de Mc Cay dans ses décors architecturaux fantastiques à celles des grands dessinateurs italiens de l'époque du baroque. Etudiant ses dessins en prophète, il fait remar-

quer que les cités américaines imaginées par Mc Cay dans certains épisodes où l'on envisage les villes de l'avenir, « ne seront pas construites d'un autre acier que celui-là pendant un autre demi-siècle ».

On trouve chez Mc Cay comme dans les arts fantastiques avant 1920 une étonnante anticipation du Surréalisme. Mc Cay fait figure de précurseur dans les bandes dessinées comme créateur de « Gertie le Dinosaur », le dessin animé sur film qui eut le plus de succès.

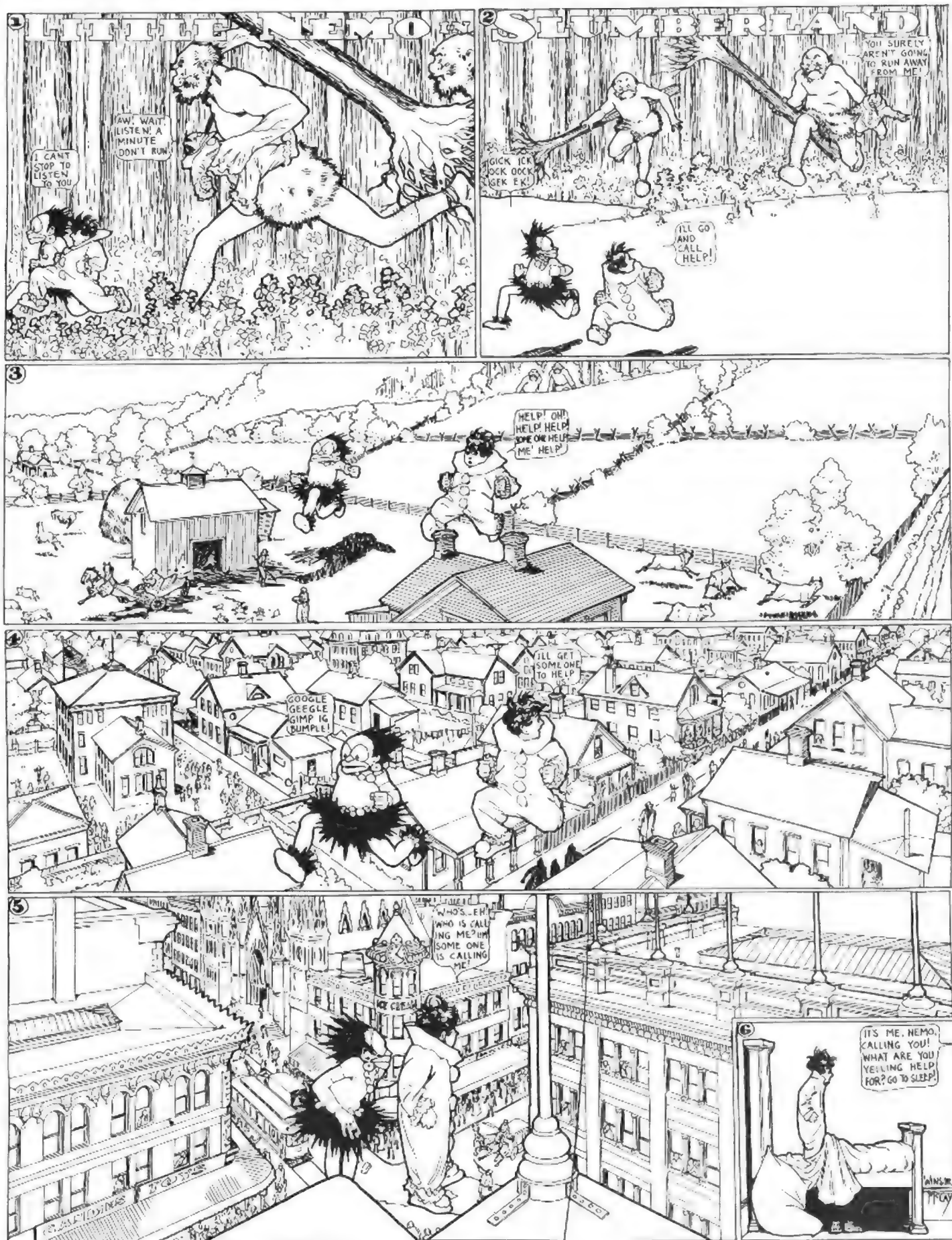
A. Hyatt Mayor déclare : « Mes recherches entreprises simplement dans le but de me distraire en entrant en rapports plus étroits avec Little Nemo m'ont conduit à constater la force extraordinaire des arts populaires au XX^e siècle et à m'indigner de notre propension à les considérer comme de simples amusettes. »

N'est-il pas admirable de savoir qu'un homme comme Mayor, dont les œuvres qu'il conserve font du Metropolitan une Maison du Trésor reconnaisse Little Nemo comme une œuvre d'art et cela sans la moindre réticence.

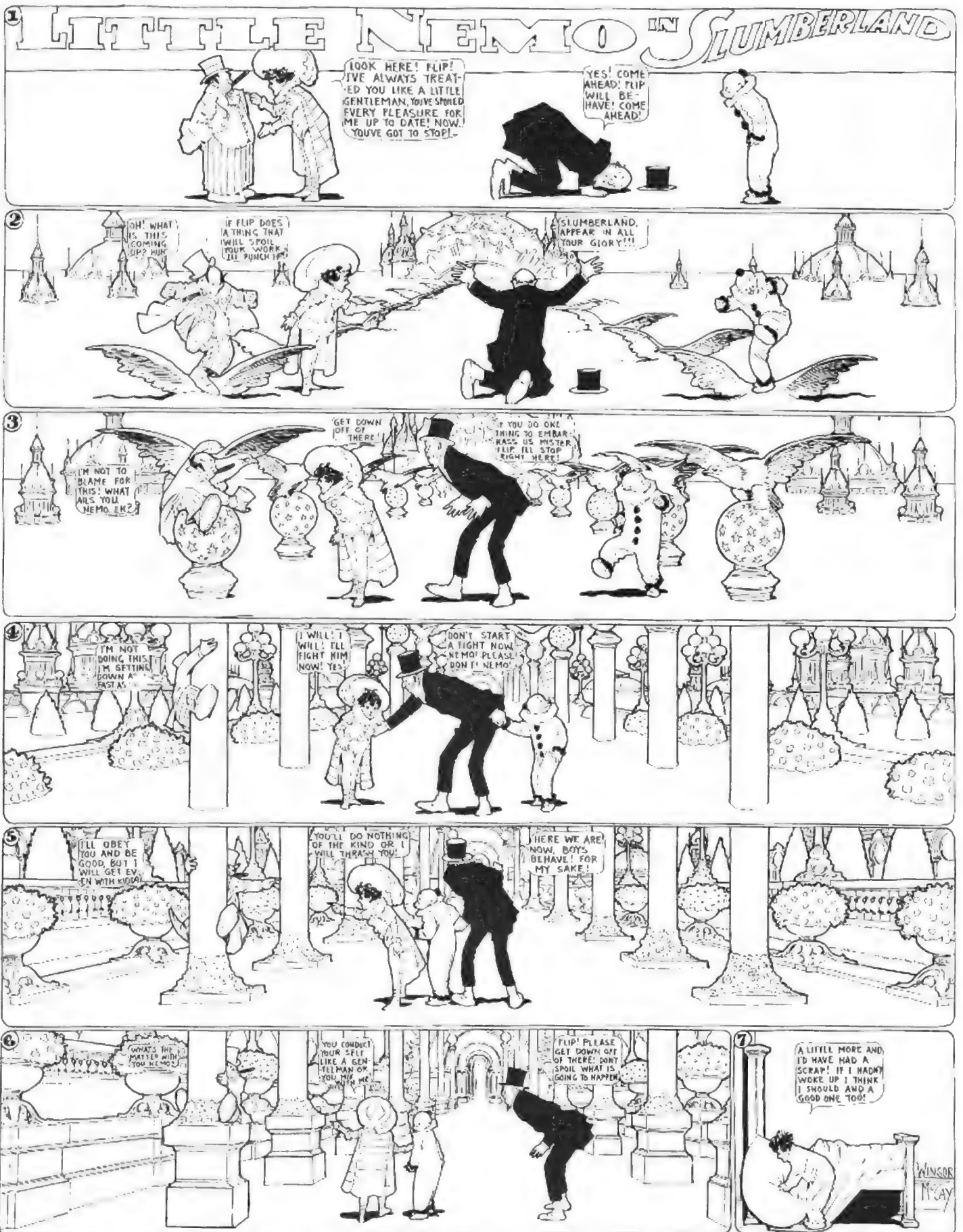
Il nous a fallu bien longtemps pour admettre le jazz comme une musique digne d'intérêt et le cinéma comme du véritable théâtre. Quant aux bandes dessinées, on se borna à les considérer sous leur aspect le plus bas et le moins cher en raillant la pseudo-esthétique de l'art populaire. Little Nemo pourrait apporter sa contribution au grand Art de nos jours aussi bien que ces peintures sur bois du Moyen Age considérées maintenant comme des chefs-d'œuvre.

L'année prochaine, lorsque la Socerlid présentera les œuvres de Mc Cay, je vous abandonnerai 29 des 30 expositions des galeries du boulevard St-Germain contre le Little Nemo comme une véritable œuvre d'art avec ses raisons d'être considérée et retenue comme telle !

Claude MOLITERNI.



Le cauchemar classique de la fuite éperdue, passant progressivement au thème de Gulliver à Lilliput. La confusion caractéristique du rêve: poursuivis par des géants, Nemo et le compagnon qu'il rêve se retrouvent géants eux-mêmes, à l'instant même leurs poursuivants disparaissent.



Autour de Nemo et de ses compagnons, le Magicien fait apparaître le Pays du Sommeil dans toute sa gloire.

Une des plus belles planches de Mac Cay, et des plus caractéristiques, par son grand décor architectural, par l'amplification progressive du rêve, par la succession cinématographique des images, prêtes pour le dessin animé.

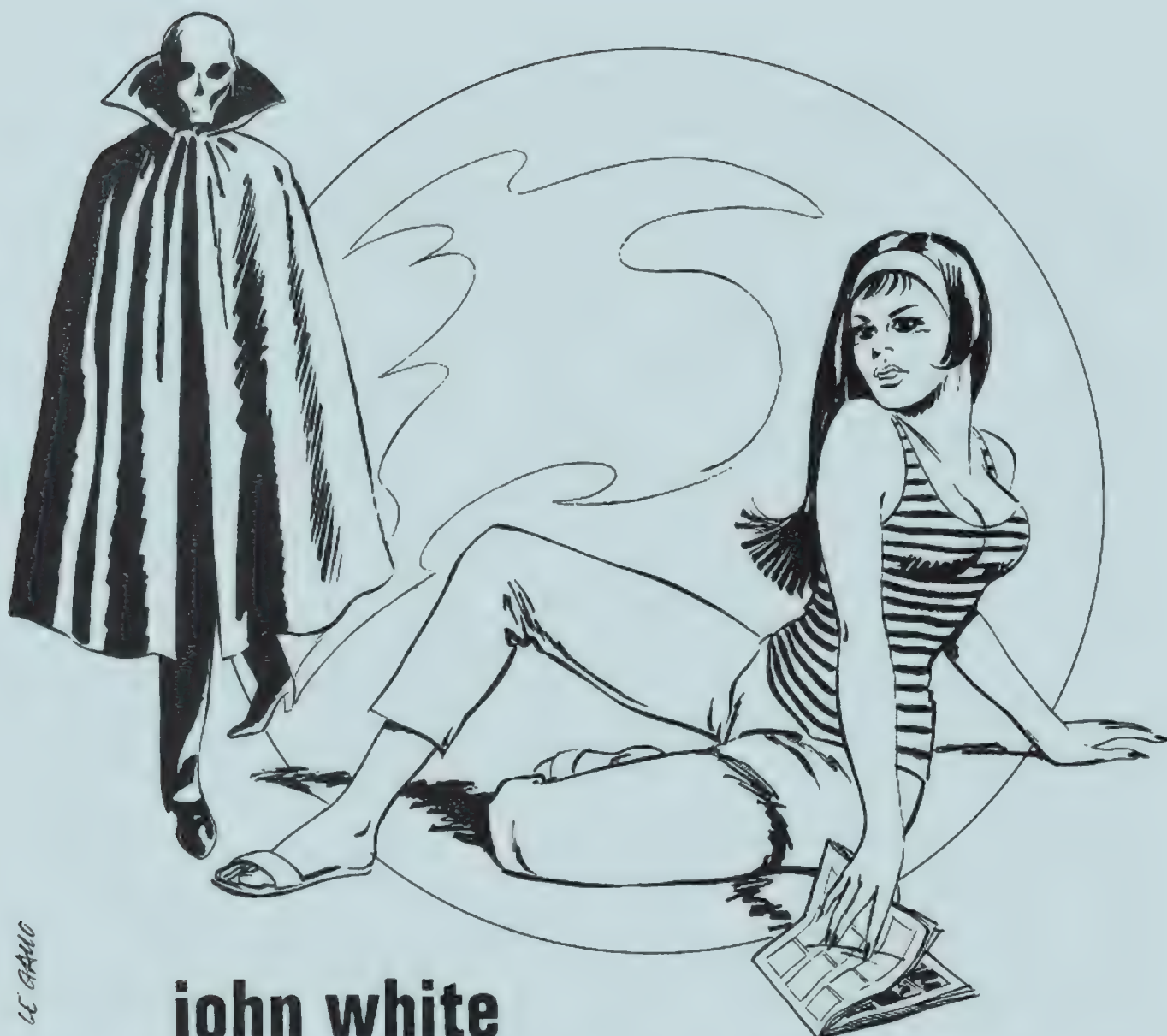


connaissiez-vous scarlett dream ?

Depuis 15 mois, *V Magazine* publie une nouvelle bande dessinée, *Scarlett Dream*, sur un scénario de Claude Moliterni et des dessins de Robert Gigi. Cette série présente une héroïne d'un nouveau style évoluant entre Barbarella et Modesty Blaise, tout en apportant une nouveauté dans la technique employée : la mise en place des cartoons. Robert Gigi dans ses premières planches étonne et déroute. Le dessin ne s'aff-

irme pas de suite. Cela ressemble de beaucoup à ces séries réalisées ces dernières années. Dès le deuxième épisode, l'on sent que le noir est pour lui une véritable couleur et qui donne à ses compositions un éclat étonnant. Gigi ne cherche pas à ériger un système, il veut avant tout se libérer et s'épanouir grâce à son graphisme personnel qui apparaît dans le troisième épisode. La technique de Gigi est une

préface de l'avenir par la liberté de sa facture (on déplore ces aplats de couleur qui alourdissent le dessin), par le rôle qu'il donne à ses grisés. Même quand l'impression altère la délicatesse de ses dégradés, ceux-ci conservent leur valeur spatiale. Il est à noter que c'est G.H. Gallet qui permet à nouveau à un dessinateur français de présenter ses recherches graphiques en matière de bandes dessinées pour adultes.



john white

MISTER BALL

Elfie serrait la clé plate dans sa paume droite, asise entre un noir et une vieille dame. La rame de métro grinçait à chaque tournant...

— Je compte sur toi, Elfie, mon fils est souffrant... Tu peux bien me rendre ce service ! Passe à la maison prendre la clé... Tu verras, tu passeras une bonne journée... Mister Ball sera content...

Ce n'était pas tous les jours qu'elle allait à Manhattan et surtout à quelques mètres de Times Square, en pleine 42^e Rue !

Lorsqu'elle remonta à la surface, l'air frais du matin l'accueillit. Elle repéra la boutique coincée entre le cinéma Harris et un snack. Une abominable couleur verte s'étalait sur la façade où en lettres noires tremblées on lisait « Monsters »... Un homme tout habillé de noir la bouscula en passant... Elle traversa sous l'œil sévère d'un policier, trique noire à la main. Elle se fit toute petite lorsqu'elle arriva devant le store métallique. Elle se baissa, introduisit la clé dans la serrure. Avec un bruit d'enfer le store s'enroula d'un coup sec... Elfie,

hébétée, regarda la vitrine. Une énorme tête de Frankenstein aux yeux luisants, peinte en vert elle aussi, trônait en plein milieu sur un plateau rouge... Autour des piles de comics... Elfie fit la grimace, poussa la porte, alluma. Le hall très étroit faisait une dizaine de mètres de long. De chaque côté, des tonnes de photographies, de films, de journaux, de comics-books étaient entassées. Des poupées de plastique représentant Dracula, Nosferatu, des animaux sortis tout droit du continent perdu pendaient au plafond et le moindre souffle d'air les animait. Dans un coin, un gigantesque brontosaurus tendait ses pattes aux griffes crochues.

Elfie enleva son blouson de cuir... Sa jeune poitrine apparaissait sous le fin chemisier trop transparent. Un jean rouge moulait ses formes charmantes.

Après avoir accroché son blouson, elle passa derrière le comptoir où présidait une chouette empaillée. Elfie regarda sa montre : il était neuf heures du matin. Pourquoi ouvrir

cette boutique à une heure aussi matinale ?... Les ampoules des enseignes lumineuses des cinémas s'allumèrent et « Les 7 faces du Docteur Lao » commencèrent leur ronde infernale. Le building de Mac Graw et le Dixie Hotel écrasaient la boutique de Mister Ball... Sur le trottoir d'en face, l'homme noir qui avait bousculé Elfie fixait la vitrine... Machinalement, Elfie se laissa aller à feuilleter quelques comics... Batman et Robin dont elle suivait les aventures à la TV se battaient en images...

A ce moment, la porte s'ouvrit sur un petit homme. Il était étroit d'épaules, quelques cheveux roux se battaient sur un crâne brillant. Une veste étriquée lui serrait la taille. Il était en espadrilles. Il s'approcha du comptoir, fixa longuement Elfie qui resta pétrifiée durant l'examen.

— Mister Ball n'est pas là ? demanda-t-il après un long moment.

Elfie avala sa salive, s'efforça de sourire :

— Il est malade... Mais il pense être là demain !

L'homme malingre sortit une lettre froisée de sa poche :

— Il m'écrit qu'il a reçu toute une collection de photos de Nosferatu... Etes-vous au courant ?

— Absolument pas... Je ne suis là que pour remplacer Mister Ball toute la journée...

L'homme haussa les épaules, fit une grimace qui lui déforma complètement la face...

— Bien... Je vais regarder vos collections.

— Je vous en prie...

Elfie le regarda s'éloigner vers le fond du hall.

— Eh bien ! pensa-t-elle. Quel drôle de client !

Elle jeta un coup d'œil sur la rue : l'homme tout habillé de noir la fixait toujours. Elfie se sentit prise d'une angoisse insurmontable... La sonnerie du téléphone la fit sursauter... Elle décrocha :

— Allô...

— Ball ? Ball ? Je veux parler à Ball...

— Il est souffrant mais...

Un déclic avertit la jeune femme que son correspondant venait de raccrocher.

Un nouveau client venait de pénétrer dans la boutique : c'était un albinos à la peau laiteuse, aux yeux roses, aux lèvres énormes, aux oreilles très longues, à l'épaisse chevelure jaunie. Il portait une chemise violette, un pantalon gris retenu par une énorme ceinture de cuir achetée dans un bazar, dont l'énorme boucle argentée brillait. Des souliers de gymnastique en toile blanche amortissaient le bruit de ses pas. Son regard fuyant se posa un instant sur la poitrine d'Elfie. Il ricana :

— T'es la nouvelle à Ball ?... Pas mal du tout... Il a le pot, lui !

Elfie essaya de protester, mais l'albinos passa le comptoir.

— N'aie pas peur, mignonne... Je suis un pote de Ball... Je m'appelle Rick. Tu peux m'embrasser... J'suis comme son frère...

A nouveau son regard furtif se polarsa sur les seins de la jeune fille...

— Je vous en prie, Monsieur, laissez-moi...

— T'as entendu ? fit une voix. Laisse la demoiselle tranquille !

Rick se retrouva propulsé entre les pattes du brontosaurus... La voix mesurait dans les un mètre quatre-vingt-dix. Son corps était sanglé de cuir noir. De longs cheveux blonds bouclés... Des yeux bleus rieurs brillaient dans un visage sympathique...

— T'as tort, Spencer, fit Rick toujours appuyé contre le brontosaurus... On se retrouvera !

— Je sais ! Mais je n'aime pas tes manières avec les demoiselles ! Allez, tire-toi !

Rick recula jusqu'à la porte, disparut.

— Merci ! Ce type ne m'était pas très sympathique, sourit Elfie encore sous le coup de l'émotion.

— N'ayez aucune crainte, il ne vous embêtera plus. Heu... Ball ne vous a pas laissé un paquet pour moi ? Spencer ! Des Famous Monsters ! J'ai déjà payé. Oui, 20 dollars... Ne

me faites pas attendre...

Elfie plongea sous le comptoir, repêra plusieurs paquets ficelés... Elle chercha :

— Oui... Le voilà !

Spencer sortit de son portefeuille un papier bleu qu'il tendit à Elfie.

— Voilà le reçu... Vous remerciez Ball ! Il tient toujours parole, croyez-moi... Au revoir !

Le géant quitta la boutique.

— Ball est un salaud, fit le nabot qui était entré le premier.

— Quoi ? s'offusqua Elfie.

— Je dis que Ball est un salaud ! Il m'avait promis ces magazines depuis bien longtemps ! Mais il a ses têtes... Moi, j'aurais payé 50 dollars pour ces Famous Monsters... Vous lui direz, à Mister Ball !

Elfie fit une grimace de compréhension envers son client :

— Je suis désolée... Si je pouvais vous rendre service...

— Laissez-moi jeter un coup d'œil derrière votre comptoir. Hein ? Soyez gentille. Mister Ball me laisse toujours regarder...

— Eh bien ! si Mister Ball vous laisse !

L'homme était déjà derrière le comptoir... Son regard avide déchiffrait chaque nom inscrit sur les paquets. Il poussait des Ah ! et des Oh ! sur des intonations différentes...

— Ce n'est pas possible ; s'exclama-t-il à un moment en se redressant devant Elfie atterrée... Regardez ! Il ose livrer à John Franck une collection de Lon Chaney et de Boris Karloff... Et moi qui la cherche depuis des mois... Combien a payé Franck ?

— Je ne suis pas au courant de tout cela, je ne fais que remplacer Mister Ball, je vous l'ai déjà dit. Je vous en prie, revenez demain !

— Non... Je tiens là quelque chose d'extrêmement rare. Je paye jusqu'à 100 dollars ! Téléphonez à Mister Ball... Dites-lui que Betz du Bronx est prêt à payer...

Elfie était à bout de nerfs :

— Bien ! Bien !

Elle composa le numéro, attendit. On décrocha :

— Oui, fit la voix de Ball.

— C'est Elfie Owen... Monsieur Betz, qui se trouve dans votre boutique, donne 100 dollars des photos de Lon Chaney que vous aviez réservées à John Franck... Que dois-je faire ?

— Demandez-lui 150... Il va payer ! Elfie se tourna vers Betz et dit en souriant :

— Il en veut 150...

— Je prends, fit Betz.

— Monsieur Betz achète !

— Voyez, Elfie, nous aurions dû demander 200... Tant pis, prenez-lui son fric... A ce soir !

Betz régla. Il demanda une feuille de papier, déchira le paquet destiné à Franck, contempla pendant de longues minutes les photos, puis refit le paquet... Sans dire un mot, il quitta la boutique.

Elfie soupira...

Toute la journée ce furent des demandes : Dracula, Nosferatu, Frankenstein, King-Kong, Tarantula... Cela devenait intolérable cette ob-

session qui réunissait cette clientèle que Mister Ball alimentait chaque jour... Il lui fallait renouveler sans cesse les fascicules tels que Dracula, Nosferatu, Frankenstein, King-Kong, Tarantula...

L'heure du dîner arriva... C'était calme. Un noir vint examiner les poupées de Mister Ball pendant de longues minutes pour se décider enfin à acheter un Comte Dracula de bonne taille. Il regarda Elfie et sourit en caressant les longues dents pointues et rouges de sang de la poupée...

— J'aimerais bien être Dracula, fit-il... J'ai un masque... La nuit je fais peur à mes compains de Harlem... Ah ! ah ! ah ! ah !...

Il sortit en se tapant sur les cuisses.

— Encore deux heures et je ferme, se dit Elfie. Il me tarde de quitter cet endroit !

La nuit arrivait, étouffante. Toute la 42^e Rue était illuminée... C'est à ce moment que l'homme habillé de noir entra... Son visage disparaissait sous les larges rebords d'un feutre. Seulement deux yeux brillants qui semblaient déshabiller Elfie.

— Venez ! dit-il. Il est l'heure ! Allez, venez !

— Mais, qui êtes-vous ?

— Quoi ? Ball ne vous a pas prévenue ?

— Je suis désolée, mais Mister Ball ne m'a rien dit, et...

— Peu importe, coupa l'homme en noir.

— Mais je ne vous connais pas, lâcha Elfie sur la défensive.

Le téléphone sonna. L'homme recula. Sa haute stature sembla se dématérialiser pendant quelques secondes. Le téléphone sonnait toujours...

— Excusez-moi..., finit-il par dire.

Il sortit. Elfie décrocha :

— Allô ?

— Alors, cria Ball. Pourquoi ne répondez-vous pas ?

— Il y avait un drôle de client. J'ai peur, Mister Ball...

— Elfie, fermez la boutique... et n'ayez pas peur ! Allez, bonsoir !

La jeune fille reposa le combiné, soupira... Enfin, la journée était finie. Elle allait pouvoir se reposer dans sa chambre. Elle enfila son blouson, éteignit, sortit dans la rue. La foule cosmopolite qui hantait Times Square était fidèle à son rendez-vous. Un policier lui donna un coup de main pour descendre le store... Là-bas, près d'un vendeur de journaux, il lui sembla voir l'homme noir... Elle s'engouffra dans le métro... Inquiète, elle regarda deux ou trois fois derrière elle.

Une heure plus tard, elle sortait sur le terre-plein de Lincoln Place. C'était le silence à Brooklyn. Pas un passant... Elle avait bien dix minutes à pied jusqu'à son bloc.

Elle marcha dans la rue déserte et une angoisse intolérable lui mit sa main glacée sur la peau du dos... Elfie frissonna.

— Je suis suivie, se dit-elle... Si je ne me retourne pas, je vais lui donner l'impression qu'il me suit... Peut-être va-t-il croire que j'ai peur...

Elfie serra son blouson, accéléra le pas. Une centaine de mètres plus loin il lui sembla qu'il avait réglé sa marche sur la sienne. Elle s'arrêta brusquement. Rien ! Le silence... Elfie se retourna, prête à affronter le danger. Il n'y avait personne.

Au moment même où elle se remit à marcher, derrière elle il repartit... Affolée, Elfie partit en courant dans la rue, le long des façades noires et aveugles. Encore un bloc et elle serait chez elle.

Haletante, elle arriva devant la porte de son immeuble. Fébrile, elle sortit sa clé, ouvrit... L'ascenseur la déposa au huitième étage. Quelques minutes après elle était allongée sur son lit.

Elle pensait bientôt surmonter son angoisse. Elle alluma une cigarette, avala une longue bouffée, souffla la fumée, se décontracta. Elle écrasa sa cigarette, éteignit la lumière, s'endormit...

Elle sombra dans un sommeil profond. Elle se sentit transporter dans un univers sans dimension. Elle flottait, descendait dans des volutes noires et grises d'où se dégageait une odeur pestilentielle. Après un long tourbillon, telle Alice, elle arriva chez ceux qui depuis vingt-quatre heures hantaient sa vie... Ce fut un Dracula souriant qui la prit dans ses bras pour la conduire vers un château noir perché sur un pic. A peine allait-elle franchir le porche qu'une ombre, immense chauve-souris, recouvrit les marais. Tous les animaux de la nuit disparurent en un clin d'œil. Elle cria, appela au secours... Ce fut un cri venant de la forêt qui lui répondit. Un gorille aux proportions fantastiques apparut au bout d'une liane. Le combat fut effroyable... King-Kong contre l'homme noir, un combat d'une telle violence qu'elle sentit le sol trembler lorsque le singe fut projeté à terre. La force de l'homme noir devait être phénoménale, car l'animal s'esquiva dans un inextricable fouillis de lianes tout en gémissant. Elfie voulut s'échapper. Elle courut pour se cacher, mais buta dans une racine. L'Ombre s'étendit sur elle... Elfie se

tassa, ne bougea plus. Elle savait qu'elle lui appartenait... Elle cria... Elle se réveilla en sursaut. Elle étouffait. Une atmosphère irréelle flottait autour d'elle. Elle savait que dans quelques minutes, elle ne pourrait plus esquisser le moindre geste. Elle essaya encore de crier. Le cri s'éteignit dans sa gorge. Au loin une rumeur sourde arrivait. Le bruit confus, faible d'abord, devint plus accentué. Cela se rapprochait sans cesse. Son esprit fut envahi par le grondement. Le bruit d'une machine à vapeur libérée arriva à toute allure, hurlante dans la nuit pour finir par s'écraser dans son subconscient. Elle essaya de se redresser, de réagir contre ce bourdonnement. A ce moment elle distingua plus nettement le bruit qui prédominait ce fond sonore. C'était des coups sourds qui ébranlaient les murs. Des coups répétés à un rythme précis. Les coups devinrent plus discrets... on montait l'escalier... Elle entendit la rampe craquer...

— Mon Dieu, pensa Elfie.

Elfie porta ses mains à sa gorge, serra. La poignée de la porte tourna sans bruit. Le battant s'ouvrit en grinçant, lentement.

Il était dans la pièce. Elfie le savait. Il se déplaçait sans bruit. Elfie écarquilla ses yeux. Elle le vit. C'était l'homme noir, l'homme de la nuit... Son ombre se déploya, s'agrandit, enveloppa la jeune fille qui gémit. Elle réussit après un moment à se jeter hors du lit. Elle rampa vers la fenêtre, se traîna sur la moquette, se releva, poussa les battants de la fenêtre.

L'ombre glissa vers elle. Elfie cria. C'était trop tard. Elle s'affola, se débattit, essaya de se débarrasser de cette présence qui l'envahissait... La téléphone sonna lugubre dans la nuit...

— Mister Ball ! pensa Elfie dans un dernier sursaut.

La rembarde de fer lâcha. Son corps tournoya, un cri inhumain glaça la nuit. L'ombre l'enveloppa, la recouvrit lorsqu'elle s'écrasa sur le bitume... Le téléphone sonnait toujours...

TRUAND A LA MANQUE

SUITE DE LA PAGE 13

Dès qu'elle fut libre, elle entoura le cou de Handy de ses bras et se coula contre lui. Fou de désir, il sentit la chaleur du corps de cette fille passer dans son propre corps et se mêler à sa fièvre. Maladroitement, il allongea Rae sur la banquette, sa main gauche serrant de nouveau le Beretta. Puis, il se laissa aller contre elle, sa main gauche faisant glisser la fermeture-éclair... — Oui... balbutia la femme, les yeux clos, la bouche entrouverte. Oui... Viens !

Les jambes de Rae se mêlèrent aux siennes, puis, doucement, remonterent... Son esprit allait à la dérive...

Soudain, une douleur fulgurante comme un coup de poinçon vrilla sa chair, à l'endroit du genou, puis se répandit dans tout son corps. Il poussa un hurlement... Autour de lui, tout sembla se brouiller. Il sentit comme dans un songe une main qui le désarmait...

Lorsqu'il reprit ses esprits, il put distinguer Rae qui semblait mimer devant lui une danse de mort. Elle tendait le revolver braqué sur Handy... Lorsqu'elle vit que celui-ci revenait à la conscience, elle le couvrit d'injures... Son visage, tout à l'heure si prometteur, était sinistre...

— Salaud !... Espèce de porc ! hurla-t-elle, les yeux exorbités. Tu croyais me posséder ?... Tu croyais que je me laisserais souiller par toi, alors que tu as tué l'homme que j'aimais ? Fumier !... Je voudrais te crever les yeux, t'arracher les tripes... Je le ferai... Tu vas payer, ordure !... Handy comprit qu'il n'y avait pas à espérer. Rien n'arrête le bras d'une amante en furie... En un éclair, il réalisa tout ce qu'il avait perdu, si près du but, par sa faute... Pas de repos pour lui ! Et pas de ranch au Mexique ! Et plus jamais, plus jamais, de femmes aux hanches rondes, aux bras tendres, pour Handy, le petit casseur... Ecoeûré par sa propre stupidité, il ferma les yeux... Il les gardait encore fermés lorsque la balle fit éclater son crâne...



New!

Different!

Exciting!

"TERRY

AND

THE

PIRATES"

by
**Milton
Caniff**

Here are the first six instalments of an exciting new comic strip which will appear

in the
**CHICAGO
DAILY
TRIBUNE**
starting
NEXT
MONDAY
Nov. 5

Read them now and get acquainted with Terry and his friends, Pat, Connie and Dale, who are destined to have all sorts of thrilling adventures.

Tomorrow in the Sunday Tribune there will be printed another set of six instalments. Look for them.

And be sure to get the Daily Tribune on Monday and go on with the amazing story of Terry and the pirates.

**CHICAGO
TRIBUNE**

The World's Greatest Newspaper

TERRY AND THE PIRATES—PRACTICAL MIND



TERRY AND THE PIRATES—WALKING DICTIONARY



TERRY AND THE PIRATES—ON THE PAY ROLL



TERRY AND THE PIRATES—THE PROFITEER

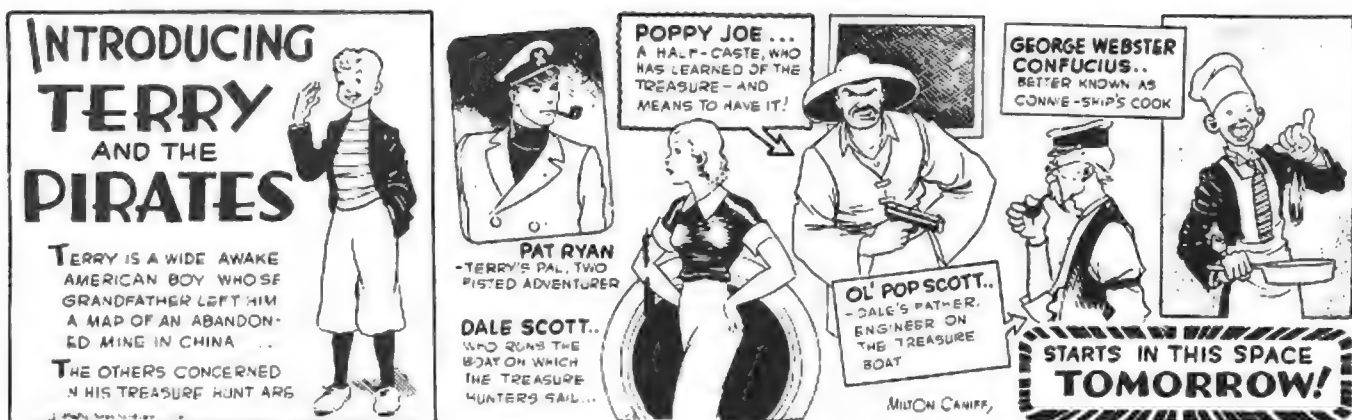


TERRY AND THE PIRATES—OL' PAP, THE GO-GETTER



TERRY AND THE PIRATES—MEET THE BOSS





La bande d'annonce présentant les personnages de Terry et les Pirates, le 18 octobre 1934. C° Chicago Tribune.

TERRY ET LES PIRATES

CLAUDE
MOLITERNI

Milton Caniff créa Terry en octobre 1934. C'était un petit gosse américain âgé de dix ans, épris d'aventures, l'œil délavé, en culottes courtes. Ce n'était qu'un jeune garçon comme tant d'autres et pourtant, en moins d'un an, ses blagues avaient fait le tour du monde et il s'exprimait en onze langues.

En France, il est connu sous différents noms, ceux de Terry, de Barry et de François (1). Au Danemark, il est resté célèbre sous le nom curieux de Jim Och Piraterna. Partout ailleurs, au Canada, au Mexique, en Espagne, en Chine, il est connu sous le nom de Terry. Chronologiquement, il avait trois ans et n'avait menacé personne lorsqu'il fut expulsé d'Italie le même jour que les courts métrages de Walt Disney.

Pendant longtemps, il a fait figure de héros en Chine et il fut de même au Japon jusqu'au jour où un grand journal de Tokyo pirata la bande et fit paraître des légendes dans les ballons en japonais. Le plus curieux de l'histoire est que cette bande avait sans doute pris parti dans la querelle sino-japonaise. Caniff avait blâmé toute intervention du Département d'Etat dans ses bandes dessinées en fustigeant les Japonais de l'épithète d'envahisseurs ; mais le secret de leur identité était largement violé par les gueules de dogues, les dents en épis de blé, maintenant bien connues, ainsi que par le drapeau du Soleil Levant. Au fond, tout cela était plutôt comique et Caniff se demande encore ce que les légendes japonaises pouvaient bien raconter.

Terry a fait largement son chemin. Il a grandi et est devenu pilote américain de l'aviation de chasse. Il a passé cinq jours par semaine dans les airs au-dessus du « Réseau Bleu ». Il a envahi le Metropolitan Museum, l'Institut d'Art de Chicago, la galerie de Boston Symphony Hall. Il y a des marques de baseball, de

livres, de bazookas et même des bébés qui portent son nom.

C'est presque une victoire pour cet Américain n'ayant jamais mis les pieds en Chine, n'ayant aucune notion de ce pays, qui loge son héros dans un coin perdu du Fleuve Jaune dérivant vers l'est alors que le courant le mène vers l'ouest où il s'entretient avec un Chinois dont le pantalon est retenu par des boutons vendus en exclusivité dans une boutique de mercerie de l'Ohio, patrie de Caniff.



Terry

Copyright by News Syndicat Co. Inc

— Quand nous nous sommes décidés pour la Chine, avoue maintenant Caniff, mon premier geste, a été de courir à une bibliothèque publique de New York. A ce moment-là je ne savais rien de l'Orient. Ce n'est pas comme maintenant.

Il y a des gens qui trouvent que Caniff ressemble à Pat Ryan, ce soldat irlandais fanfaron qui a été le camarade inséparable de Terry jusqu'au jour où celui-ci est devenu cadet dans l'aviation en Chine alors que Pat faisait profiter les Etats-Unis de son incommensurable imagination en se faisant passer pour lieutenant

affecté aux Services Secrets de la Marine. Caniff est un homme de taille moyenne, avec des yeux bleus plutôt sérieux, une bouche ironique et une peau presque livide ; mais il est sensiblement plus épais que le maigre Ryan et fume la cigarette plutôt que la pipe chère à Ryan. Il a une particularité que bien peu de gens soupçonnent : il est ambidextre. Il joue au golf avec sa main droite, au baseball il reçoit avec sa main droite mais il pointe avec la gauche. Il écrit de la main droite mais dessine, peint et grave de la main gauche. Pourtant son écriture de la main droite devient presque illisible et heurtée lorsqu'il est fatigué alors qu'il peut se servir longtemps et pendant la nuit de sa main gauche qui demeure valide.

Contrairement à l'homme ordinaire qui a conquis la renommée et une sorte de fortune comme artiste de bandes dessinées, Caniff a, à son époque, étudié l'art. Son intérêt a commencé alors qu'étant à l'Ecole Supérieure, il obtint un emploi de stagiaire comme copiste au « Dayton Herald », actuellement « Journal Herald ». Il put voir les dessinateurs de bandes animées se ballader par ci par là, en seigneurs de la place. Il lui sembla qu'ils occupaient l'emploi le plus agréable dans un journal (il a eu l'occasion de reconnaître son erreur dans la suite). Il entra donc à l'Université d'Ohio en travaillant la nuit à la Columbus Dispatch et progressa dans les Beaux-Arts. Il lui fallut cinq ans pour passer le cap. — Ce fut, dit-il, une vraie chance pour moi d'y être arrivé, car c'est juste à cette époque-là qu'on atteignit 1930.

La Columbus Dispatch devant se restreindre (qui ne le fit pas alors ?), le congédia, ce qui était un coup dur pour ce jeune homme juste nanti de ses diplômes tout neufs, la tête pleine d'idées prêtes à naître, et une épouse de quelques mois. Pourtant



Dickie Dare (1933) AP Newsfeatures

(1932) il commença une bande d'aventures « Dickie Dare » pour le compte du Service des associés de Press Feature. Après deux années de cette occupation, il eut un coup de veine grâce à John T. Mac Cutcheon, doyen des dessinateurs de la Chicago Tribune, et un copain Sigma Chi, ce qui lui permit de soumettre une bande d'essai au Syndicat du Tribune News.

Il décida de prendre la Chine comme décor de sa bande. Il ne connaissait rien de la Chine, « mais, pensa-t-il, c'est bien le cas de presque tous les lecteurs ». A son avis, c'était le point de départ de l'aventure, le seul point de l'univers où n'importe quoi, oui, n'importe quoi, pût arriver. Seulement, il n'avait pas de nom pour le héros de sa bande. Sur la suggestion de J. M. Patterson, chef de la publicité du New York Daily News, il établit une liste de noms de cinquante garçons. Patterson choisit celui de Terry, mais il ajouta « et les Pirates ». Comme Caniff venait justement de lire le livre de Freeman sur Robert E. Lee, il donna à son Terry le nom de famille de Lee.

Il est possible que vous ayez oublié comment débuta la bande. Terry et l'intrépide Pat abordaient sur un coin de la côte chinoise à la recherche d'une mine d'une richesse fabuleuse dont le grand-père de Terry avait laissé une carte. Là, avec l'aide d'un bizarre Chinois, un joyeux drille qui parlait un invraisemblable pidgin, ils découvrirent le temple, la mine et le trésor, mais ils n'arrivèrent jamais à conserver la fortune parce qu'un héros devenu riche n'est plus un héros. En revanche, ils eurent des rencontres à faire dresser les cheveux sur la tête avec des bandits, des pirates et autres créatures sans aveu, hommes ou femmes.

Depuis cette époque, leurs aventures avaient pris des allures de réalité à vous en couper le souffle car la bande avait eu sa contrepartie avec les « Tigres volants », où intervenaient largement des femmes belles et voluptueuses mais passablement canailles. Bien des amateurs de sociologie et des savants en matière de biologie humaine ont étudié cette bande sans parvenir à décider ce qu'il y avait de mieux dépeint, des aventures de Terry ou de ces sirènes féminines. La plus fascinante de celles-ci est la Dragon Lady, cette Eurasienne merveilleuse à la peau blanche et aux yeux bridés et au corps

tel qu'à côté d'elle Hélène de Troie eût été tout juste une sabordeuse de canoé.



Dragon Lady

Copyright by News Syndicat Co. Inc

Cette Dragon Lady, entre parenthèses, avait été créé d'après un modèle vivant, comme tous les personnages de Caniff. Plus exactement, c'était un condensé d'une série de modèles, mariées l'une après l'autre, et sorties de la vue de Caniff. La première, Phyllis Johnson, un modèle professionnel, est maintenant Mrs William Bippus et habite Nashville dans le Tennessee.

— C'est une brunette, dit Caniff en parlant d'elle sur un ton si tendre que l'on a l'impression que Dragon Lady va faire sa réapparition un de ces jours. J'ai reproduit sa coiffure directement d'après elle, mais elle n'avait pas du tout les yeux bridés. — Ce qu'il me fallait, c'était un véritable bandit chinois qui ne fût pas Fu Man Chu. Transférer ça sur une femme, rendait la chose dix fois plus intéressante, une combinaison irrésistible de force et de beauté. Je n'ai jamais fait allusion à son âge, mais il fallait qu'elle fût adulte. C'est pour ça que les rapports entre Pat et Dragon Lady devaient être surveillés de si près. Ce n'était pas une amourette de jouvenceaux. Chaque lecteur épluche tous les mots. C'est du moins ce que me disait le courrier des lecteurs.

Pat lutinait toutes les filles : Dragon Lady, Burma, ce phénomène lascif qui faisait sauter toutes les volontés aussi bien avec ses hanches qu'avec ses lèvres (elle devait son nom à un personnage de Kipling), Normandy, qui fut son seul véritable amour (elle est mariée maintenant avec un abruti

dont elle ne peut se débarrasser), Rouge, celle qui venait aussitôt après Dragon Lady pour la méchanceté et que Terry surveillait. Jusque-là, Terry n'avait pu être héros qu'en sous-ordre. On n'aurait pas vu du tout un gosse en culottes courtes échangeant des baisers avec des femmes fatales, faisant sauter des locomotives japonaises et amenant des bandits à leur juste fin. Terry a donc appris, attendu, pour devenir un aviateur apte à voler et enfin agir pour son propre compte.

Tout homme désireux de gagner la Croix des Distinguished Services pendant cette guerre devait rencontrer Caniff qui en ferait le prototype d'un de ses personnages. C'était le meilleur moyen pour devenir un véritable héros de chair et de sang.

Considérez le cas de Phil Cochran. Cochran et Caniff sont arrivés ensemble dans l'Etat d'Ohio mais, depuis, leurs chemins se sont quelque peu croisés. Cochran était entré à l'Ecole de Commerce tandis que Caniff entrait aux Beaux-Arts. Mais, dès avant Pearl Harbour, Cochran, qui était alors officier aviateur, s'entraînait à la 65^e escadrille, le Coq de combat, sur le terrain de Groton, dans le Connecticut, à quelques miles de la base d'aviation de Caniff. Celui-ci portait l'insigne de son escadrille, un rapace rouge dans un cercle vert avec un trèfle autour du cou. Il en portait un aussi sur son casque et laissait ses meilleurs hommes s'enorgueillir d'en porter un aussi.



Copyright by News Syndicat Co. Inc

Le 4 juillet 1942, Cochran et Taffy Tucker, une infirmière militaire originaire de Manille, firent leur apparition sur la bande. Cochran était là pour balayer les Japonais. Il apparut sous le pseudonyme de Flip Corkin

(il a toujours été appelé Corkin par ses hommes) et sa carrière sur la bande a été celle d'un météore. Elle a d'ailleurs été aussi vertigineuse dans la réalité puisqu'il est devenu le colonel Cochran, titulaire de l'Etoile d'Argent, du D.F.C. avec deux palmes, de la Médaille de l'Air avec trois barrettes, de la Croix de Guerre française avec étoiles et palmes. Manot, dans son avion de combat Warkaw « Shilalah », il effectua un bombardement sur monoplace sur le quartier général nazi à Kairoan et démolit tout avec une simple bombe. Lorsqu'il revint à New York, quelle fut sa surprise que de s'entendre acclamer d'un bout à l'autre de la ville, non pas comme Phil Cochran, mais comme Flip Corkin. Il alla alors passer trois semaines camouflé à Mitchel Field où Caniff lui-même ne put le rencontrer.



Copyright by News Syndicat Co. Inc

Frank L. Higgs, encore un autre camarade de l'Etat d'Ohio, fut le prototype de Dude Hennick, l'élégant casse-cou. Il est maintenant le capitaine Higgs de l'Aviation nationale chinoise, un détachement de l'Aviation américaine auprès de l'aviation chinoise dont elle assure la durée. Il fut un temps où Higgs servit comme pilote sous les ordres de Chennault aux îles Hawaï. Il quitta Chennault alors colonel pour se consacrer à l'entraînement des pilotes chinois. Quand le programme de cet enseignement eût été réorganisé, il entra comme pilote de ligne à la China National Aviation Corp. Puis il y eut Peggy Vincent, cette fille de San Antonio, qui écrivit à Caniff que son mari, le colonel Clinton Casey Vincent, était officier d'état-major de Chennault (le même à peine camouflé, qui figure dans la bande). A la demande de Caniff, elle lui adressa des photos de cet élégant jeune colonel de 28 ans. Aussitôt il parut dans le strip sous le nom de Vincent Casey. Il l'emporta sur Chennault pour prendre le commandement d'une escadrille de combat avancé (exactement ce qu'il fait dans le scénario). En une semaine, il abattit six Japonais et gagna le D.F.C. sur son avion Peggy II.

— Chacun d'eux, dit Caniff avec une nuance d'envie, a fait des choses bien plus extraordinaires dans la

réalité que celles que je leur prête dans mes histoires.

Bien des gens se demandent comment il a pu introduire Terry dans la guerre. Sa réponse est qu'il n'en fit rien. C'est la guerre qui vint sur Terry. Celui-ci était alors en Chine. La Chine était trop déchirée par la guerre pour qu'elle pût l'éviter, du moins en 1937, alors que le monde entier prétendait considérer l'agression japonaise contre la Mandchourie comme un simple « incident ». Caniff commença par montrer des troupes japonaises en les désignant comme les « envahisseurs ». A cette époque l'unité de Terry s'était opposée à la fourniture de l'opium par les Japonais aux Chinois sous le prétexte de secours aux jeunes enfants.

— On ne parlait pas de guerre, dit-il, mais il suffisait d'ouvrir les journaux pour la reconstituer.

— Cette guerre devait servir à des suites prochaines. Je prévis une lutte terrible pour les Alliés et tout cela à intérêts perdus. C'est à cette époque-là que les militaires commencèrent à se faufiler. Les filles n'aiment pas les militaires — du moins ne les aimaient-elles pas à ce moment-là —. Mais il suffisait de leur faire admettre quelques bons truismes tout faits. Pat, en tant que neutre, obtint de l'armée japonaise un laissez-passer pour parcourir le Japon à la recherche de quelque chose qu'il cherchait. Ses deux gardes-du-corps n'étaient pas des neutres, ce qui leur permit, la nuit, de faire sauter des locomotives et de semer la pagaie.

— L'esprit de la bande commença à s'affirmer encore davantage à cette époque. Il ne pouvait en être autrement avec un tel fond de tableau. Dès 1940, je dénonçai la collusion Japon-Nazi-Italie, mais sans pouvoir donner des noms.

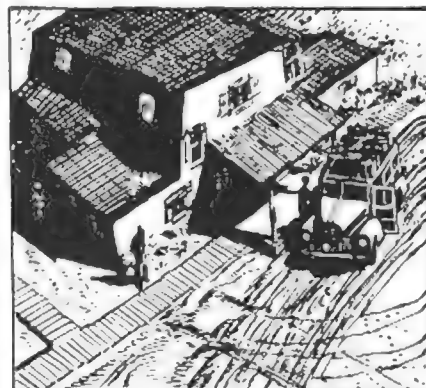
Caniff avait prédit l'agression du Japon contre les Etats-Unis, mais, quand elle se produisit, il n'était pas sur ses gardes. D'habitude, il évitait de donner des précisions géographiques locales. A ce moment-là, tous ses personnages se trouvaient à Hong-Kong, tous lancés depuis des mois sur le sentier de la guerre. April Kane, l'amour de Terry, était partie de Hong-Kong sur un petit navire. Et pan ! ce fut la chute de Hong-Kong. Il était alors de sept semaines en avance sur son programme de publications. Il lui fallut des jours et des nuits de travail pendant des semaines pour ramener son équipe dans une zone moins dangereuse. Mais pour cela, il dut abandonner April Kane qui demeurera donc dans la nuit des temps une innocente victime.

— Je pense que le public aura bien compris, disait-il plutôt tristement. Ils savent bien qu'elle a été surprise comme tout le monde a été surpris. Pourtant, quand le temps vint pour Terry d'entrer dans la guerre, sa destinée était inévitable. Cela lui fut signifié par un jeune élève de l'Ecole normale :

— Notre classe a décidé que Terry devait entrer dans l'aviation.

C'est ce qu'il fit.

Bien entendu, il ne pouvait être question de faire revenir Terry de Chine pour le faire entrer dans une école d'aviation en temps de guerre. Au lieu de cela, il commença par s'entraîner avec les cadets de l'Ecole chinoise en Chine, en vertu d'un accord passé entre les deux pays alliés, lequel prévoyait que les cadets chinois s'entraîneraient dans les écoles américaines.



Copyright by News Syndicat Co. Inc

Vérifiez l'entraînement de Terry, jour par jour, semaine par semaine, et vous verrez que cela correspond très exactement, tout autant du moins que l'élément temps entre en ligne de compte, avec un cadet de l'aviation dans ce pays. Même pendant l'entraînement, Terry ne se comporta pas comme un sujet exceptionnel. C'était un Américain moyen, suffisamment brillant, d'un type courant, avec cette seule singularité qu'il pouvait prononcer des mots étranges et qu'il avait appris les mathématiques sur les parois d'un camion en Chine. Vous pourriez vous intéresser aux promotions de Terry, par exemple ; le jour où il reçut sa commission d'officier aviateur dans l'armée des Etats-Unis. Vous pourriez remarquer de quelle façon Caniff écrivit cette bande : la page en couleurs du 17 octobre 1943.

— C'est le fameux entretien entre Corkin et Terry, explique Caniff. Il fallait qu'ils se parlent d'homme à homme, d'ami à ami, mais pas comme un supérieur à une recrue. Je n'avais pas la moindre idée de ce qu'il pourrait lui dire. Et voilà que la chose s'écrivit d'elle-même. Peut-être savez-vous ce qu'il en est : vous avez une idée en tête et vous ne savez comment la sortir. Laissez-la mijoter quelque part dans le fond de votre crâne et, tout à coup, elle surgira de ses propres forces.

Cela tourna au chef-d'œuvre dans les esprits des hommes de l'Armée, de ceux de la Presse et des lecteurs. Cela fut reproduit des milliers de fois dans un but moral.

Caniff en fut-il content ? Bien sûr. Certes, il est modeste, mais c'est tout de même un homme. De plus, c'est un artiste consommé et il savait qu'il venait de produire une œuvre



Pay Ryan utilise déjà la technique conquérante de James Bond

Copyright by News Syndicat Co. Inc

d'art achevée, en prose et en dessin, et que tout cela vivait. Tout aurait pu continuer ainsi, mais voici qu'intervint la pénurie de papier.

Caniff reconnaît franchement qu'il dut beaucoup à ses lecteurs. Des tas de gens lui envoyèrent des dessins, des livres sur l'Orient, des coupures, des corrections. Il avait ses antennes en tous lieux, tous volontaires, plus spécialement en Chine ou sur le Pacifique Sud. Le résultat est que chaque bande était dès lors poussée dans tous ses détails. Terry et ses pirates étaient admirablement documentés.



Copyright by News Syndicat Co. Inc

C'est Taffy Tucker qui en fournit un exemple splendide. À la suite de l'entrée de celle-ci dans la bande, Caniff avait reçu une lettre du lieutenant Florence Hunter, une infirmière militaire cantonnée à Fort Benning. Elle le remerciait d'avoir introduit une infirmière dans son équipe, ce qui était le cas de Taffy, infirmière militaire. Elle lui demandait un autographe. Il lui répondit en lui demandant si elle pouvait lui envoyer des renseignements sur le fond de décor d'une infirmière de la Croix-Rouge. Il y avait un an et demi de cela. Depuis lors, elle n'avait pas cessé de lui écrire. Elle le tenait au courant des changements d'uniforme, de ce que disaient les infirmières, de la façon dont elles s'exprimaient, de leur vie privée. Il y eut toute une lettre consacrée aux propos que les hommes tenaient aux infirmières et de ce qu'elles répondaient.

— Je ne l'ai jamais vue, disait Caniff avec admiration. Pour moi, c'est un nom et un matricule, mais son apport fut inévaluable.

Peu de temps avant, il avait introduit dans son équipe un aumônier naval. Il le peignit peureux et pusillanime parce que le public a vite fait de relever les invraisemblances militaires. Mais il commit une erreur à cette occasion ; un aumônier militaire est sans cesse en route du haut en bas de la colonne, tandis que l'aumônier naval est confiné à une place donnée. Or, Caniff s'était trompé sur l'emplacement.

— J'ai reçu des tas de lettres là-dessus, dit-il. Elles provenaient d'aumôniers parmi lesquels j'ai ainsi appris que j'avais beaucoup d'amis. La clientèle de Terry n'était pas limitée à des correspondants civils. Il paraissait dans « Stars and Stripes » sous forme d'une publication spéciale. Et voilà qu'une série beaucoup plus gaie que celle de Terry, « Male Call » (L'appel du mâle) paraît en bande hebdomadaire dans Stars and Stripes et tous les journaux militaires. Male Call a apporté sa contribution à la guerre mais, bien avant Pearl Harbor, le gouvernement faisait appel à Caniff. Son premier travail consista à illustrer un manuel de sabotage militaire pour le jour J, sur la manière de poser des bombes incendiaires, etc. Quand la guerre fut déclarée, il remplit une page entière d'illustrations destinées aux mesures à prendre en cas de raid aérien. Dans la suite, c'est lui qui illustra le Guide de poche du soldat en Chine.

Une des plus importantes contributions de cet artiste qui, depuis 1934, rappelons-le, considérait la Chine comme une région retirée et mystérieuse, dessina « Comment reconnaître un Japonais ? ». L'armée avait besoin d'une rapide description de l'étendue du Pacifique à l'usage des officiers de la Sécurité qui, sans avoir besoin de recourir à l'anthropologie, devaient pouvoir, dans le moindre temps possible, déceler si un homme était un Japonais ennemi ou un Chinois allié. Caniff établit ce tableau en faisant ressortir les différences fondamentales entre les deux races. Cet ouvrage fut publié



Copyright by News Syndicat Co. Inc

entièrement en couleurs par le Chicago Tribune et 5 000 exemplaires de cette page furent distribués à l'armée. Il y en a encore quelque part dans le monde accrochés aux murs des casernes.



Terry et les Pirates, repris par George Wunder en 1947

Copyright by News Syndicat Co. Inc

Quiconque se figure que ces entreprises et les innombrables pages de guerre qui furent l'œuvre de Caniff purent être réalisées à des moments de distractions se trompe étrangement. Cela représente des tours d'horloge de sept jours par semaine et 365 jours par an.

(1) De Milton Caniff.



steve canyon

Proto DESTEFANIS

L'intention de Caniff d'abandonner Terry fut annoncée dans la presse dès juillet 1945, le contrat de Caniff devant expirer en 1947. On annonçait qu'il préparait une nouvelle bande dessinée pour Field Enterprise, avec des conditions exceptionnelles (en particulier il serait entièrement maître de mener l'histoire sans contrôle d'un comics editor).

Le 13 janvier 1947, le premier strip de Steve Canyon paraissait dans le NY Mirror tandis que la première planche du dimanche était publiée le 19 janvier 1947. Au début de l'année 47, Caniff évoquait la bande dessinée qu'il avait préparée depuis de longs mois dans une interview pour *Editor et Publisher*: « Ce n'est pas une bande d'aviation, c'est un roman picaresque. »

Dans les premiers strips on voit apparaître un Steve Canyon maigre et tendu, lointain avec quelque chose de triste. « Un de ces grands types maigres qui ne grossissent jamais », dit Caniff.

Depuis Caniff lui a élargi le visage et la carrure. Il paraît beaucoup plus à l'aise dans sa peau. Son type physique est à peu près celui de Charlton Heston.



Le caractère haché du dessin reflète la soudaineté de l'action

Copyright Publishers Newspaper Synd.



Cooper Calhoun et Summer Olson
Copyright Publishers Newspaper Synd.

Steve Canyon dirige une entreprise de transport aérien mais qui ne rapporte pas. Caniff a longtemps étudié ses personnages et a créé une situation sentimentale originale pour une bande dessinée tout en tentant à préserver l'habitude libérée du héros. Steve Canyon a un grand amour partagé, Summer Olson, mais elle est fidèlement mariée à un ancien pilote de chasse, infirme, qu'on ne voit jamais qu'en contre-jour, muet et accablé dans son fauteuil roulant. Il a aussi une pupille, Poteet Canyon, qui l'aime éperdument, mais qui a bien vingt ans de moins que lui et qui le voit seulement lors de ses rares retours aux U.S.A.

Les années se sont écoulées, Steve Canyon ne fait plus le transport aérien, mais il est revenu dans l'armée de l'air. Il a pour grade celui de lieutenant-colonel. Est-ce une malice de Caniff? Terry qui poursuit son aventure sous le crayon de Georges Wunder n'est encore que commandant. Actuellement, Steve est au Vietnam, mais il s'est trouvé sur tous les points où la guerre froide sévit: confins chinois, petits royaumes imaginaires du côté du Siam; Turquie, Grèce, Formose...

Caniff fait astucieusement alterner les épisodes d'aventures dont Steve est le héros avec des histoires de Poteet Canyon qui se passent aux U.S.A., histoires de collège, d'université, et récemment à la World Fair.

Nous voyons se dérouler un intéressant témoignage de mœurs sur la vie des étudiants, les bals, les « fraternités », les élections (l'étudiante la plus populaire).



Un monome à la mode américaine
Copyright Publishers Newspaper Synd.

Mais ces épisodes sympathiques brisent le fil des aventures de Steve. C'est d'ailleurs une tentative générale des bandes d'aventures depuis 15 ou 20 ans, pour les rendre plus humaines et plus vraisemblables, ce qui n'était peut-être pas nécessaire. Ces épisodes désolent les fans de Caniff lorsque celui-ci s'éternise dans une université pour développer une intrigue banale, mais lorsque le héros revient en Asie, terrain d'élection de Caniff, l'aventure revient, percutante. Chaque détail finement observé fait de Caniff le témoin de son temps.

STEVE CANYON

by



WHY, IT'S STEVIE CANYON! ME SISTER IN SHANNON WRITES THAT YE PAID HER A PERSONAL CALL!

THAT I DID! SHE LOOKS FINE!



GLAD TO SEE YOU BACK, MR. CANYON! MY BOY GOT THE SOUVENIR YOU SENT FROM EGYPT!

GOOD!



CHECKING IN, SARGE!

CAPTAIN CANYON! I REALLY SWEAT YOU OUT THIS LAST TRIP! HEY! I HAVE A FINANCIAL STATEMENT FOR YOU...YOU'LL NEVER REGRET HAVING BACKED ME ON THIS DEAL!...



WANT A FLOWER FOR YOUR BUTTONHOLE, MR. CANYON?

NOT TODAY, POSIE - BUT YOU AND YOUR MOM ARE ABOUT DUE TO SEE A MOVIE ON ME...



GOING UP?

THIS CAR, MR. CANYON! -AND FOR YOU WE DON'T WAIT TILL IT'S FULL! RIGHT, IRMA?

R-R-AJAH!



OH... HERE IS MR. CANYON, NOW...

HORIZONS Unlimited



IT'S A MR. DAYZEE, SECRETARY TO COPPER CALHOON, THE BIG SHE-WOLF OF THE STOCK MARKET...

HMM-THEY CALL HER "THE COPPERHEAD" I WONDER IF SHE HOWLS OR HISSES?



MR. CANYON?... MISS COPPER CALHOON WISHES TO ENGAGE YOUR PROFESSIONAL SERVICES! PLEASE COME TO MISS CALHOON'S APARTMENT AT ONCE...

... BUT WHAT IF I DON'T WANT TO PLACE MY SERVICES AT THE COMMAND OF MISS COPPER CALHOON?



MIS-TER CANYON! PEOPLE DO NOT REFUSE WHEN SUMMONED BY COPPER CALHOON!

AND ALL THIS TIME I THOUGHT I WAS A PEOPLE! GOOD MORROW, MR. DOOZIE!



WHY, MR. DIZZY, WHAT YOU SAID!...AND ME SO YOUNG AND IMPRESSIONABLE! ...THE CLICK YOU HEAR WILL MEAN YOU'RE SOLOING!

WELL, IT WOULD HAVE BEEN NICE TO HAVE MONEY TO PAY THIS OFFICE RENT BUT I GUESS IT'S BAD FORM TO GET INTO REGULAR HABITS LIKE THAT...



COPPER! YOU HEARD ON THE EXTENSION WHAT STEVE CANYON SAID!... I HAVE NEVER BEEN SO...

I WANT THAT MAN!! ...GET HIM!



1-19



L'emploi des plans extérieurs et intérieurs astucieusement intercalés

Copyright Publishers Newspaper Synd.



Une récente bande de Steve Canyon au Viet-Nam

Copyright Publishers Newspaper Synd.

COMMENT J'AI CRÉÉ STEVE CANYON (EXTRAITS) PAR MILTON CANIFF



Afin que le lecteur soit conquis par le héros, il faut que son créateur le soit lui-même et qu'il possède à fond son personnage principal ainsi que tous ses comparses. C'est pourquoi, bien avant la création graphique, j'ai passé de longs mois avec le héros et ses amis, définissant la trame principale de l'histoire et leurs aventures, créant la possibilité de nombreuses séquences. J'ai décidé qu'un homme serait le héros d'une nouvelle bande. Pas un homme quelconque entre pipe et pantoufles, le personnage devant être un ex-pilote nord-américain, car tout héros moderne de bandes dessinées doit savoir piloter avec la même facilité qu'il conduirait une voiture ou traverserait une rivière à la nage. Il serait ridicule de lui faire poursuivre les méchants dans un épi-

sodes où ceux-ci fuiraient en avion parce qu'il ignore le maniement du manche à balai ! Notre pilote, ayant beaucoup voyagé et transporté dans son avion d'importantes personnalités, aurait des relations et des attaches dans tous les aéroports du monde. Au physique, il sera grand et mince, tout en muscles, blond aux yeux bleus, très bleus. Il fallait lui trouver un nom qui aille bien, un nom facile à retenir, un nom dont une partie fut connue de tous les lecteurs. Canyon réunissait toutes les conditions et toutes les suggestions qu'évoque un western. Le nom trouvé, il fallait le pourvoir d'un prénom. Après avoir essayé des douzaines de combinaisons, je m'arrêtais pour Steve, prénom typiquement américain d'allure virile et

qui, écrit tout du long — Stevenson — sur un document officiel, en impose. De plus, la combinaison « Steve Canyon » peut être déposée, parce que c'est un nom inventé : après recherche dans les annuaires téléphoniques de New York, je n'ai pas trouvé la moindre trace d'un Steve Canyon existant. La technique du suspense est un « truc », j'en conviens, mais elle donne de très bons résultats. Il faut faire en sorte que le lecteur ne puisse se passer d'acheter le journal le lendemain ou le dimanche suivant pour continuer de suivre l'aventure. S'il est vrai que les héros de bandes dessinées ne mangent pas, moi je dois manger !

Traduction Arturo RAMOS.

male call

TRADUCTION EDOUARD FRANÇOIS



© Milton Caniff

C'est en 1942 que Milton Caniff, à la demande du Camp Newspaper Service, réalisa Male Call. Cette bande dessinée étant destinée aux 2 000 journaux des forces armées américaines.

Le Camp Newspaper Service fournissait aux journaux d'unités un matériel qu'ils pouvaient utiliser quel que soit le procédé d'impression. Male Call fut diffusé sous forme de matrices en carton, d'épreuves sur papier couché pour l'offset et même en stencils destinées à des journaux ronéotypés.

Les conditions de lecture étant assez difficiles, à cause des déplacements incessants des unités, ne permettaient pas à Milton Caniff de réaliser une histoire à suivre, ni de présenter un grand nombre de personnages.

L'héroïne de cette série est une jeune femme, Miss Lace (Lace veut dire dentelle) dont les rapports finalement assez innocents avec le simple soldat étaient le fond de l'histoire.

Les soldats devaient avoir le sentiment que cette héroïne leur était propre. En conséquence, Male Call ne parut jamais dans un journal civil. En 1945, une réédition des meilleurs strips était publiée sous forme d'album, rééditée quelques années après. Récemment, la revue « Help » publia quelques strips.

Pierre COUPERIE.

Jump Mistress



— On y va, Miss Lace !
— Non !



— Mais...
— J'ai dit non. N-O-N. Non !



— Je vous en prie !
— Je n'ai pas envie d'avoir des ennuis avec vous.

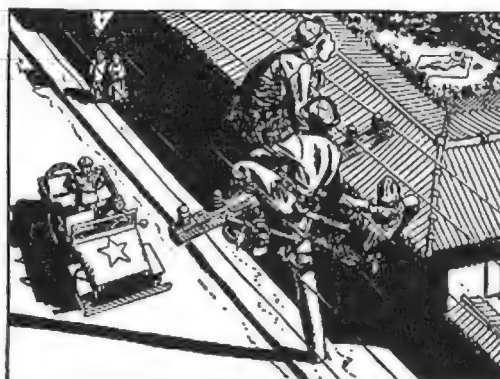


— ... Parachutiste ou pas, c'est une soirée habillée et vous devez passer votre pantalon par-dessus vos bottes.

Television Snafu



— Oh ! les gars ! Laisse-moi voir ! You ou ou ou ! Vise cette paire d'isolateurs !



— Oblige-le à le répéter sans arrêt !
— Je n'oublierai pas de couper le circuit... Je n'oublierai pas de couper le circuit... Je n'oublie...

I Dream of Genii



— Je vois tout le temps des photos de cette Miss Lace serrée de près par des soldats... Tu as calculé avec combien d'unités elle a été copine, hein ?...
— Tu parles, je viens de télégraphier au général Marshall pour lui demander de contrôler pour moi...



— Tu charries !
— Bien sûr ! Mais tu vois cette gosse, Lace, c'est en quelque sorte la fille de tous les soldats. Tu peux la rencontrer partout lors d'une descente dans une ville : Darwin... Partout où tu peux compter te payer du bon temps.



— J'aimerais me donner du bon temps avec elle, mais je pense que ce n'est pas une fille pour des types sales et sans espoir de permission.



— Je ne pense pas... Hmmm !... Je dois devenir idiot ! Je jurerais que je viens juste de sentir du parfum.

Pets Beget Whet Threat



— Vous voulez dire que des troupes au combat s'occupent de ces exhibitions puériles ? Enlevez-moi «ça» !



— Sir, il y a certains usages parmi les hommes que je...
— Ah ! vous êtes le remplaçant qu'on m'a envoyé, n'est-ce pas ? J'ai attendu un moment de calme pour discuter avec vous. J'ai pu me procurer deux cigares. Entrez et fumons ensemble.



— Et maintenant, Lieutenant, de quoi vouliez-vous me parler ?

What a Standing Operating Procedure



— Je tire les rideaux, Miss Lace ?
— Non... Il fait si beau dehors. Et il n'y a pas de maison dans le voisinage.



— La remarquable façon dont ces hommes ont pris par eux-mêmes l'initiative d'un exercice de nuit !
— Oui, Sir... Ils ont vu toi.

Nice Lines of Communication

Communications bien organisées





— Qu'est-ce que c'est que ces histoires de G-1, G-2, G-3, dont j'entends toujours parler dans l'armée ?
— Je vais vous expliquer : chaque commandement a 4 fonctions.



— Pour imposer sa volonté aux hommes, il faut des types comme moi... Ce sont des G-1 — section du personnel — et vous êtes l'objectif que je veux atteindre !



— G-2, c'est la section de renseignement. Si vous n'êtes pas escortée, j'évalue les possibilités, mes chances et je dresse mes plans...



— G-3. Opérations et entraînement. Je lance mes forces tactiques en action... Je dis : « Hé ! poupée, pas besoin d'une épaule de soldat pour se reposer ?



— ... Et G-4, ravitaillement et évacuation.
— J'ai pigé. Vous constatez comme je coûte cher à ravitailler — et vous évacuez les lieux !

Moral: Keep Your Brass Warm



— Déployez-vous en tirailleurs ! Voilà McGoolty !
— Ne le tuez pas tant qu'il ne nous a pas dit le nom de la pin-up qui a emmenagé au bas de la rue...



— Elle m'a dit que ses amis l'appellent « Lace »... Elle n'a pas voulu m'en dire plus, j'ai laissé tomber !
— O.K., McGoolty, on te laisse vivre !



— Ce pauvre McGoolty ! Il a passé tout ce temps, et tout ce qu'il a réussi, c'est de savoir que cette poupée s'appelle Lace. Il n'a rien essayé de faire ?
— Pas sûr...



Pour le Général MacGoolty.
— Oh ! Mac, comme ces boutons sont froids !

Who Threw That Section Eight?



— Pourquoi ne pas rappeler le bureau de renseignements de l'hôpital, Miss Lace ? Ils doivent le savoir !
— Bonne idée.



— Nous avons une discussion que vous pouvez certainement trancher. Comment écrivez-vous « caducée » ?



— Sais pas... Dans quelle compagnie est-il ?

What the Newsreel Did Not Show

Ce qu'on ne voit pas aux actualités.



Something Hot at the PX



— J'te le dis, mon vieux. Je peux avoir un tas de fric pour cette pièce essentielle de notre équipement. Un civil me l'a promis...
— Ils vendent des pièces qui appartiennent au gouvernement !



— Plutôt que de céder un papier sensationnel comme celui-là, à ce prix je préfère encore l'envoyer à Hitler ou à Hiro-Hito.
— Ils vendent des secrets militaires...
— A la garde !



— Fixe !

Patrol Fails to Contact Main Body



— Pff ! Peux pas sentir ces patrouilles nocturnes !
— Moi non plus !



— Même quand le chef m'envoyait faire une ronde au dépôt des autobus le soir, il y avait toujours des distractions.
— Tu étais « flic », avant ?



— Ouais... J'en avais plus que pour 19 ans avant d'avoir la retraite.
— Sûr que les femmes devaient aimer l'uniforme bleu.



— Ouais. Si un type sait ouvrir les yeux, il peut réussir ; Enfin, rien ne se passe par ici, autant aller ailleurs.
— D'accord.

Magnetic Azimuth



— Qu'est-ce qui vous tracasse, Sergent ?
— J'avais rendez-vous avec Miss Lace... Ces andouilles ont su que nous étions en alerte et que j'ai dû me décommander. Maintenant, ils vont en profiter.



— A bientôt, pigeon !
— Du calme, Sergent !
— Salauds !



— Je laisse tomber !... Avec cette saloperie de brouillard, Christophe Colomb ne trouverait pas la maison de Miss Lace !

Contour Map (Note Magnetic Azimuths and Topographic Features)



— et après ça, vous voulez aussi des gags ?



Le 7 juin 1966 s'est ouvert, inauguré par le célèbre metteur en scène Jean Renoir, le premier Musée de la Bande Dessinée existant au monde, et parrainé par Milton Caniff, Burne Hogarth et Léonard Starr. Ce jour est un événement très important pour tous les dessinateurs de toutes nationalités qui voient enfin reconnaître par la critique internationale, une forme d'expression encore considérée hier comme une imagerie de bas étage. C'est avec fierté que la SOCERLID a vu ses travaux couronnés de succès en ouvrant ce Musée qui fera date. Le Musée de la Bande Dessinée a été ouvert afin que le public puisse se documenter et étudier ce mode d'expression qui touche chaque jour 300 millions de lecteurs dans le monde entier.

MUSÉE DE LA BANDE DESSINÉE. 43, BOULEVARD DE CLICHY, PARIS-9°